

Le journal d'un naufragé



**Zinedine
Belgoumidi**

Le journal d'un naufragé.

Préambule

La migration clandestine, voilà un sujet douloureux, un phénomène qui ne cesse de s'amplifier et qui ne date pas d'hier. Elle est connue des Algériens par la hargha. Pourquoi ce nom bizarre? On donne à ces migrants, le nom de "brûleurs", "harraga" en arabe. Faute de visas, ils tentent de "brûler" la frontière en traversant clandestinement la Méditerranée à bord de cercueils flottants.

De plus en plus inquiétant ces derniers temps, ce mode de migration a pris des proportions inimaginables, le nombre de disparus en mer est exorbitant.

Dans son édition du 30.09.2021, le journal El Watan écrit. « Des médecins, des ingénieurs, des enseignants, et même une femme enceinte et des footballeurs professionnels ! Pourquoi fuient-ils le pays? Ce qui est sûr, c'est

que ces péripéties sont une convulsion d'un monde troublé, au bord de la crise de nerfs! »

Un pays qui se vide de sa jeunesse est un pays qui s'appauvrit à deux cents à l'heure.

Parler des Harragas, c'est souvent parler de chiffres aussi. Des milliers de morts qui périssent chaque année, dévorés par le poisson. Personne à ce jour ne peut donner exactement le nombre des disparus en mer.

Maître Benbraham éminente avocate et historienne algérienne, disait dans l'une de ses interviews : « Quand on devient très pauvre, tout est permis pour survivre. Les jeunes ont généralement trois options. Soit, ils versent dans le terrorisme, le crime organisé ou la prostitution. Mais il y a des jeunes qui, malgré la misère, préfèrent garder leur honneur. Pour prétendre à une vie meilleure, ils choisissent la harga »

D'un homme, il ne reste que sa dignité et sa pureté d'âme. De ces aventures, on en sortira avachi, fourbu comme un cheval efflanqué, les rides apparaissent plus tôt que prévu, trottent plus vite que ton âge. Quand la vie dérive et le sensé l'habille en barbelés. Quand soudain, on se retrouve, sans explication aucune devant des scènes absurdes, inhumaines et des images noircis. Des souvenirs imparfaits surgissent, dans le néant et des mots périmés, mal fagotés éparpillés et qui ne veulent plus rien dire du tout, un verbe silencieux, malgré son entonnement rageur, un regard vide et absent, une langue écrasée. Un balbutiement à peine audible, une foule squelettique de jeunes gens cherchant une seconde mort, des rires balafrés et des vies inexistantes. Respirer l'air de la liberté n'est pas un vain mot, mais bien une sensation bien réelle. Sans paraphraser Yasmina Khadra : on peut tout te prendre, tes biens, tes acquis, il te restera toujours tes rêves et ta liberté de penser. À moins que l'oubli, ce

pouvoir cicatrisant du temps,
n'accomplisse son travail comme il le fait
toujours.

Un constat sans appel, qui nous renvoie
à nos responsabilités non assumées et
notre approche mal cernée du
phénomène, devenu mondial.

Le testament d'un naufragé.

Il est des confessions qui ressemblent à des rencontres intimes. Peu importe de qui elles émanent. On y rentre dedans avec précaution afin de ne pas déranger ce havre de paix. En écoutant, on ressent cette étrange émotion de caresser les mots que l'on découvre. Ce n'est pas une discussion ouverte, on ne cherche pas à prendre la parole et encore moins à donner son avis sur ce qui est dit. On a conscience que ce serait inutile et même mal venu. Parfois, souvent même, seule une écoute est nécessaire. Celle ou celui qui s'ouvre à vous n'a nul besoin de conseils ou de leçons. Si pudiquement il se découvre, c'est dans le but de partager des secrets devenus trop lourds pour qu'il puisse encore les porter seul. Rendre compte, rapporter, faire savoir... C'est sortir de l'isolement. Et qu'importe que l'on ait affaire à une fiction ou à un témoignage... celui qui se dévoile vous confie des moments d'existence qu'il trimbale sans doute depuis longtemps et

qu'il devait partager. Qu'ils les aient vécus ou pas, on s'en fiche. Il les a pensés, il les a inventés, peu importe... Ils viennent forcément de quelque part, d'une mal vie surement ou peut-être d'un coup de blues. Des gens modestes qui se révèlent, que l'on croise dans la rue sans les voir, des personnes anonymes sans histoire extraordinaire à raconter, c'est cela la charité d'une écoute.

Leur indifférence nous ronge, nous use jusqu'à l'essence de notre existence. Elle nous vide comme une coquille sans corps, désertée par ses hôtes. Tout le monde s'en fout ! Le Boti perforé de partout prend l'eau et coule. Il faudra bien que ceux qui se croient immunisés contre la misère, eux aussi, prennent l'eau un jour ou l'autre et apprennent à nager. Eux aussi avec leurs semblants de certitudes dégonflées et rafistolées de toute part apprennent à mourir piano piano, à petites doses et à goûter à la misère. Moi, je m'en balance, je suis un

nafragé-né. J'ai bu jusqu'à la dernière goutte ma fidèle misère. Une misère sans limites, sans rochers, sans îles, sans sentiments. Une eau dans laquelle il faut tout d'abord se débattre avant d'apprendre à nager. Ils sont tous si futiles, si vaincus, les lâches. Ils sont si dociles, les flagorneurs. Le souffle me manque, et je cherche désespérément à m'accrocher à un regard, à un espoir. Une main ! Un fichu regard que l'on croise parfois et qui semble si différent des autres. Un regard comme un miroir et qui semble nous dire : je suis ton refuge. Je suis ton havre de paix... Viens vers moi, toi, le naufragé. Viens vers moi te reposer, te réchauffer et poser enfin ton regard éperdu. Une main tendue ou un fichu de mirage.

Oui, on ne vit pas que d'eau fraîche et de pain bien beurré, mais aussi d'idées, de loisirs et de bien-être. Ici, l'ennui et l'oisiveté ont un corps, un visage et des griffes acérées, bien aiguisées.

Plus question d'attendre, c'est bientôt l'heure de déguerpir. Le jour va se pointer à l'horizon, et nous serons vite découverts par les gardes-côtes. Je m'agrippe aux bribes du dernier rêve. Sans testament légué par mon vécu succinct et mièvre, j'emprunte l'éclat envoûtant de la lame écumante. Un testament ! Pourquoi faire, et pour qui d'ailleurs ? Puisque je n'ai jamais possédé que ma misérable vie. Plutôt un corps sans vie.

Dans le giron du tourbillon en partance pour l'incertain, je me suis réservé une place, dans le petit cercueil flottant.

Chemin faisant, je composerai silencieusement, de funèbres oraisons et je graverai sur le marbre plusieurs interrogations couchées dans la mémoire squelettique d'un égaré. Fallait-il choisir ce genre de démente pour bien goûter à d'autres misères ? Avais-je d'autres choix ? Sûrement pas. Je sais que mes obsèques me seront refusées par des

illuminés de Fatwas obscures et méchantes. Je sais que le beau rêve n'est que pure illusion, mais je tente le diable quand même. Un mirage enfanté par ma généreuse et fidèle misère. Je vais braver l'immensité ondoyante de cet ogre bleu, à la quête d'une chimère peut-être. Pour narguer le péril, je lèverai les yeux au ciel, et une fois que mes larmes et mon corps auront touché les sombres abîmes, ma dépouille ressurgira, et bien qu'amochée, elle vous fera une lecture de mon journal intime. Le journal d'un Harrag. C'est mon testament que je lègue, à tous les Harragas.

J'ai appris à interpréter le silence des autres, disait Houari, un silence hypocrite et dédaigneux, mais le mien n'est pas pour autant meilleur, pire encore, il dévore de jour en jour mon existence. J'ose à peine combler mes souffrances par les quelques soliloques absurdes, en lui tenant tête. J'étais là physiquement, mais il n'y avait rien dedans, comme un épouvantail

malmené par les quelques brises stériles d'un soulèvement vite étouffé.

Trois jours de galères en pleine Méditerranée, à bord d'un cercueil flottant, un boti malmené par une mer en colère. Il m'a fallu trois jours pour comprendre que tout peut s'écrouler comme un château de cartes. Que la tempête peut sévir comme un ouragan, sans prévenir. Il m'a fallu trois jours de déni, de cauchemars pour me remettre sur l'orbite du sensé et comprendre enfin que le meilleur toit, malgré tous ses délabrements, se trouve nécessairement chez soi, mais le mal est fait et les dégâts sont énormes. Pour l'instant c'est survivre à cette tempête, résisté à cet ogre, décidé à nous ôter la vie, empli toute mon attention.

Je cherche désespérément cette main tendue. Une main à saisir, comme le ferait un rescapé du néant. Une main comme un dernier lien ; comme une perfusion pour ne pas mourir tout de suite, pas encore... Car où irai-je seul,

moi qui n'ai connu que le désespoir ? Je vous laisse méditer sur cet héritage, qui n'en est pas un, une chimère, le testament d'un Harrag.

Houari, un garçon qui a fait face à la douleur d'un destin débridé. Il n'a pas toujours fait les bons choix. Il est celui qui vit en chacun de nos jeunes, bien que cette douleur ne s'exprime que chez certains, notamment chez les plus fébriles et vulnérables au destin morbide.

Houari erra trois ans durant, dans bon nombre de villes françaises et espagnoles, qu'il trouvait presque toutes inhospitalières et froides, affreusement froides, non seulement de climat mais surtout de sentiments. Comme partout, les hommes sont méchants, disait-il.

Versés dans la xénophobie, ils inventèrent la méchanceté et la haine pour vous mépriser et vous clouer au

pilori lorsque vous ne pensez pas comme eux, ou votre peau est différente de la leur, lorsque vous êtes étranger à leur culture. Mais comme toute règle à ses exceptions, il rencontra aussi de gens magnifiques et plein d'empathie. Maria, Antonio, Nicole et bien d'autres lui ont ouvert le cœur et les bras, quand tout lui tournait le dos, quand la misère et l'angoisse lui dévorait l'esprit et le corps, quand il a perdu son ami Mamadou. Il n'y a pas de meilleure amitié, pensait-il, que celle qui se tisse sous les auspices de la misère, ça conforte, ça renforce les ciments de la fraternité.

Suivez-le dans son aventure mélancolique, dans son histoire qui l'a poussé à faire des choix qui ont changé le cours de sa vie à tout jamais.

Plutôt mourir dévoré par le poisson, que de subir pareille humiliation dans son propre pays. Un pays que nous aimons tant pourtant et dont je ne suis pas fier aujourd'hui, me disait Houari. Il se tait, fermé comme une huître. Puis reprend de nouveau son histoire.

1

Houari, un garçon qui a fait face à la douleur sournoise d'une traversée des plus dangereuses, me raconte le calvaire qu'il a dû affronter durant et après la traversée de la méditerranée. Il n'a pas toujours fait les bons choix dans sa vie, il le reconnaît. Meurtri dans son quotidien, oisif et blessé, il est celui qui incarne chacun de nos jeunes, bien que cette douleur ne s'exprime que chez certains, notamment chez les plus, fragiles, malheureux au destin morbide.

C'est l'histoire d'un jeune Algérien qui, au péril de sa vie, voulait rejoindre la rive

nord de la Méditerranée, en quête d'un avenir meilleur.

Houari erra trois ans durant, dans bon nombre de villes françaises et espagnoles, qu'il trouvait presque toutes inhospitalières, très moches et froides, affreusement froides de sentiments et de climat.

Dans ses déplacements, il contournait subtilement tous les endroits publics à grande affluence. Partout, les hommes sont plus méchants qu'un destin débridé. Morbides comme ils sont, ils ont inventé la méchanceté pour vous crucifier et vous clouer au pilori lorsque vous ne pensez comme eux, ou votre peau est différente de la leur. Lorsque vous êtes étranger à leur cité, on vous accuse de tous les maux, on vous surnomme de drôles de noms, ça s'appelle la xénophobie. Mais comme toute règle à ses exceptions, il rencontra aussi de gens magnifiques et plein d'empathie. Maria, Antonio, Nicole et

bien d'autres lui ont été d'un grand secours quand tout lui tournait le dos, quand tout se dérobaît sous ses pieds, quand la misère et l'angoisse lui dévorait l'esprit et le corps, quand il a perdu son copain Mamadou.

Il n'y a pas de meilleure amitié que celle qui se tisse sous les auspices de la misère, ça conforte, ça renforce les ciments de la fraternité. Tout ce beau monde, il s'en rappellera toute sa vie.

On trouve ici une véritable histoire d'un migrant relaté avec ses propres mots, ses propres souffrances et ses propres remords et regrets. Un récit émouvant dans un « je » impersonnel, et un « nous » collectif. Ici, Houari incarne toute la communauté des clandestins, et à travers son histoire, tout le calvaire, la peur et aussi l'espérance que vit cette catégorie de gens.

J'espère que cette histoire saura vous toucher, vous émouvoir, vous

parler. Qu'elle provoquera des émotions au plus profond de vous, comme elle a pu m'en provoquer lors de son écriture. Suivez Houari dans son aventure mélancolique et dangereuse, dans son histoire qui l'a poussé à faire des choix les plus suicidaires, qui ont changé le cours de sa vie à tout jamais et précipité sa perte prématurée.

Ce récit sonne comme un sursaut de révolte pour relater l'état de la situation dramatique que vit notre jeunesse.

Le phénomène, qui a provoqué la Harga est complexe et difficile à décrypter.

Dans un langage volontairement concis et abordable, ce roman raconte la vie tumultueuse à vous glacer le sang du jeune Houari qui, au péril de sa vie, tenta par deux fois la traversée de la Méditerranée.

Ce roman se veut aussi une belle leçon pour ceux qui se plaignent de leur quotidien, espérant les dissuader de prendre la mer dans des conditions aussi dangereuses.

2

Les jeunes fuyant la précarité et l'injustice sociale comme Houari, traversent au péril de leur vie la Méditerranée en quête d'un avenir meilleur. Hélas, nombreux sont ceux qui n'y parviennent pas et échouent noyés et dévorés par les dents de la mer. Ceux qui réussissent la traversée vivent dans la précarité, la misère et l'exclusion. Le paradis tant rêvé n'est que mirage et désillusions. Le Mirage des Harragas.

La migration ne reconnaît pas les frontières, ni les ethnies ou les races, elle est plurielle, mais aussi singulière dans sa cruauté, son absence d'état d'âme aussi. On porte souvent des conclusions

hâtives et condamnables le plus souvent pour qualifier ce genre de démarche, sans essayer de comprendre le phénomène en profondeur. Des jeunes, moins jeunes, et même des femmes enceintes et ou traînant des enfants en bas âge, se ruent dans des aventures le plus souvent suicidaires vers une terre, leur dit-on ruisselant de lait et de miel. Ils brûlent les frontières et on les appelle les Harragas.

La mondialisation a aussi contribué à amplifier le phénomène, dès lors qu'elle a aboli les frontières du capital, mais aussi sous-entendu de la main d'œuvre, il est donc logique que nos jeunes soient appâtés par ce mirage européen. Cette nouvelle culture migratoire basée sur le rêve et la fascination d'un ailleurs féérique entretenue par l'illusion d'un mirage et les publicités mensongères d'un monde plus orienté sans cesse dans la recherche de profits de plus en plus grands sans se soucier de la condition humaine, et souvent les migrants de tout

bord tombent dans ce piège qui se referme inexorablement sur eux. Ils deviennent les nouveaux pauvres. Les nouveaux misérables dont parlait Victor Hugo, il y a de cela plus de 152 ans.

En 1993, au moment le plus fort où la « crise sociale » produit chômage et l'exclusion, le sociologue Pierre Bourdieu publie un imposant ouvrage qui traite de la question. La misère sociale. Bourdieu veut décrire, n'est pas forcément (ou pas seulement) une « misère de condition », liée à l'insuffisance de ressources et à la pauvreté matérielle, la misère sociale. Il s'agit ici plutôt de dévoiler une forme plus moderne de misère, une « misère de position », dans laquelle les aspirations légitimes de tout individu au bonheur et à l'épanouissement personnel, se heurtent sans cesse à des contraintes et des lois qui lui échappent : cette violence cachée qui est produite à travers les contraintes telles que le mariage, le logement, le bien-être et les

loisirs. C'est la misère sociale, et elle sévit de plein fouet chez nous.

3

Avant qu'il ne devienne un clandestin, il était vendeur de cigarettes à l'étalage. Il travaille au jour le jour pour quelques brouilles, juste de quoi survivre lui et sa petite famille.

Parfois, les policiers lui confisquent toute sa marchandise. Tenace et intrépide, il récidive à chaque fois qu'il se fait dépouiller. Sa témérité n'a pas de limite, têtu comme une mule, il ne se laisse pas décourager aussi facilement.

Souvent, il vient au bureau me demander de lui avancer cinq ou six mille dinars pour s'acheter de nouvelles

cartouches de cigarettes. Embarrassé, il dit toujours

- Je te les rembourserai à la fin du mois. Mais moi, je sais qu'il ne pourra pas les rendre, puisqu'il comme toujours, il se fera encore une fois déposséder de son maigre capital.

Il était plus qu'un ami, un frère à qui je pouvais confier tous mes secrets, les plus intimes. Il était une partie de moi. La meilleure partie sans doute.

Enfants déjà, nous étions inséparables. Si proche l'un de l'autre. Si tu cherches Houari, tu me trouveras et vice versa. À la récréation, nous partageons le même goûter sous-entendu que c'est toujours le mien, qu'on partageait, lui il ne ramenait jamais rien, du fait de son extrême pauvreté.

Nous fréquentions les mêmes amis, du moins jusqu'au lycée. Nous partageons aussi les mêmes passions, la pêche et le foot entre autres.

Issu d'une famille pauvre, il était l'aîné de trois enfants dont l'un est handicapé moteur et une fille qui a fugué ne sais-je combien de fois dès l'âge de 16 ans pour se réfugier chez sa tante maternelle à Oran, ne supportant plus le poids de la misère et le dictat de ses parents.

Houari, contraint de quitter le lycée prématurément après la mort de son père, pour aider sa mère Dalila à arrondir ses fins de mois et atténuer un tant soit peu le poids financier de plus en plus lourd des charges ménagères. Car la maigre pension de retraite de son mari ne suffisait plus. Ils se trouvent à la rue après que le propriétaire du logement qu'ils occupaient les a chassés faute de règlement des loyers qui se sont accumulés depuis le décès du père. N'ayant plus le choix, ils construisent une baraque de fortune dans le bidonville de Chemouma, espérant que les autorités daignent bien leur octroyer un logement décent.

Après son expulsion, Houari enchaîne çà et là, des petits boulots précaires. Il n'est jamais parvenu à trouver un travail stable et décent. Il disait que pour avoir un boulot qui se respecte, il faut avoir des épaules assez larges ou bien graisser la patte de quelqu'un. Un constat amer après plus de soixante ans après l'indépendance.

Prise de remords, Dalila se culpabilise de la situation de misère dans laquelle se trouve sa famille aujourd'hui. Mais que pouvait-elle lui offrir d'autres que l'affection et l'amour qu'une mère peut donner à ses enfants. Dans une société patriarcale telle que la nôtre la femme n'a pas son mot à dire. Elle est plutôt reléguée au second plan. Elle est victime du diktat de l'homme, depuis des lustres et qui n'est pas prête de changer aussi facilement.

4

C'était la seconde fois que Houari tentait sa chance. Quelques mois plus tôt, au cours de l'été 2017, il avait déjà réussi la traversée, mais les autorités françaises l'avaient renvoyé en Algérie. Il se tire à bon compte avec une peine de prison de trois mois avec sursis et 60.000 dinars d'amende.

Il me raconte souvent le calvaire qu'il a dû subir, lors de cette première Harga. Comment il a échappé miraculeusement à la noyade et à la mort. Il a failli passer de vie à trépas si ce n'est l'intervention des gardes-côtes espagnols.

Minutieusement préparés dans la discrétion la plus totale, ils se sont donné rendez-vous et 10 autres jeunes à trois heures du matin. Parmi eux, une femme et un enfant en bas âge embarquent à partir de la plage de Stidia, une petite agglomération balnéaire distante d'une vingtaine de kilomètres de la ville de Mostaganem. Amassés dans une embarcation qui peine à contenir tout ce beau monde. Équipé seulement d'un GPS, des gilets de sauvetage et quelques bidons d'essence déterminés à braver tous les dangers de la mer, défiant cet ogre qu'on ne peut jamais dompter, du moins dans de telles conditions.

Il me raconte comment s'est déroulé cette première Harga .

- Ce jour-là, une brume opaque recouvre la côte. La visibilité est très réduite. Le premier jour, la mer était sage comme une image. Pas une vague à l'horizon. Tout se passe à merveille. Tout le monde se met à fredonner les

chansons en vogue de cette époque. Même le petit se met de la partie.

Smain, un étudiant en médecine, de 22 ans à qui on a infligé 12 mois de prison ferme pour une erreur de jeunesse, pour avoir fumé un joint de cannabis. Une peine qu'il traînera comme une casserole pour le restant de ses jours probablement. Depuis, il n'a jamais pu reprendre ses études, alors que les barons de la drogue circulent en toute impunité dans des grosses voitures sillonnant les grandes artères de la ville au vu et su de tout le monde. À sa sortie de prison, il se voit débouté à chaque fois qu'il formule une demande d'emploi, pour prétexte que son casier judiciaire n'est pas vierge.

Et puis, il y avait aussi une femme au visage buriné, Nabila accompagnée de son enfant, à qui on a refusé une prise en charge pour le faire soigner une tumeur dans le cerveau, alors que nos responsables se font soigner au Val de

Grâce et à Genève aux frais de la république.

C'est précisément cette injustice qui a provoqué le soulèvement de tout un peuple : le hirak, et poussé notre jeunesse à vouloir crucifier cette bête immonde : la misère, le mensonge et l'exclusion.

Quant à moi, il pousse un grand soupir qui en dit long sur sa déprime. Puis reprend avec la même colère.

- Quant à moi, je fais la misère et l'injustice, je fais ma mère, je fais la misère de Salima, je fais ce maudit bidonville. Je fais cette piaule devenue notre tombe, ce sarcophage du 21^e siècle. Je fais tout le monde y compris mon passé, mon avenir qui ne sera sans doute guère florissant et meilleur.

À la tombée de la nuit, le ciel se couvre annonçant l'arrivée du mauvais temps. Le mistral, ce vent glacial et humide souffle très fort et peut atteindre une vitesse fulgurante. Il

malmène notre embarcation comme un petit jouet dans la main de l'imprévisible. Nous voilà en pleine tempête. C'est le scénario tant redouté que personne n'osait imaginer.

Toute cette ambiance bon enfant s'estompe pour laisser place à un silence mortifiant. La nuit noire engloutit ce petit cercueil flottant dans les ténèbres de l'apocalypse. Le silence devient maître des lieux. Le bruit des vagues qui viennent marteler l'embarcation déjà ivre et éprouvée est des plus effrayants. Les vagues la soulèvent avec une facilité déconcertante comme une plume qu'une simple brise renvoi dans tous les sens entre ciel et mer. Le Boti fouette la surface de l'eau tel un martinet qui bastonne une bête de somme récalcitrante. Pris dans cette tempête terrible, égoïste que je suis, je ne pense qu'à ma petite personne. Je vois défiler ma vie en noir et blanc tel un vieux film burlesque de Charlie Chaplin avec une célérité inouïe. J'invoque Dieu

en le suppliant de me pardonner de tous les péchés que j'ai commis. Dieu sait que j'en ai commis dans ma triste vie. Même ma mère n'existe plus pour moi, peut-être qu'elle n'a jamais existé sauf pour me mettre au monde. Je lui en veux en grande partie à cause de la vie que mène Salima aujourd'hui. Cette morte-vivante est en train de subir les affres de l'enfer des hommes, quelque part dans un jardin public ou dans le sous-sol d'un bâtiment délabré. Mais ce sentiment de haine contre ma mère est éphémère, juste une colère passagère. Comment pourrais-je haïr, ma chair, mon refuge, ma vie, le ventre qui m'a porté ? Comment pourrai-je haïr celle qui m'a mis au monde, ma mère ? La ligne qui sépare l'amour de la haine peut parfois se révéler presque inexistante.

Nous nous bousculons les uns les autres, nous nous accrochons les uns aux autres. Nous jetons des cris que personne n'entend. Le guide un ancien marin tente de reprendre le contrôle de

l'engin en vain. Il court comme un pestiféré, se démène comme un diable d'un bout à l'autre de l'embarcation. Hélas, tout lui échappe et ne pense lui aussi qu'à sauver sa peau. Des vagues de trois mètres soulèvent l'embarcation qui peine à tenir l'équilibre sur l'eau. L'enfant ne sait plus ce qui lui arrive, traumatisé, il s'agrippe au buste de sa maman avec force comme une sangsue ne lâchant plus sa proie. La tête enfouie, emmitouflée dans la poitrine de sa mère affolée. L'odeur de la mort emplit nos cerveaux, empeste les lieux comme dans une morgue. Nos visages étaient devenus blêmes et nos corps sans vie. Nous tanguons dans un mouvement incessant de va-et-vient comme si nous dansions sur la dernière valse à trois temps de Mozart ou à mille temps de Jacques Brel. Nos vies n'habitaient plus nos corps. Nous ressemblons à des épouvantails dans un champ de blé. Nous mimons cette chose sans vie que le vent malmène dans tous les sens pour faire peur aux oiseaux

prédateurs. Dans ce combat inégal contre un ogre déchaîné, nous étions à coup sûr les perdants.

Ce petit, qui s'accroche au corps de sa mère, me rappelle une image Impossible d'oublier, l'image du corps du petit Aylan Kurdi, ce petit syrien retrouvé mort sur une plage de Turquie gisant sur le sable. Cette image atroce est devenue en 2016 le symbole planétaire du drame des migrants.

Mais Dieu n'est jamais trop loin, il est partout même, me répétait Houari, il nous observe, nous teste, scrute avec parcimonie nos comportements et notre foi en lui. Il a décidé que personne ne meurt aujourd'hui. Je regarde mon autre, celui qu'on ne voit jamais, pas celui que j'adore, mais celui qui m'entraîne toujours dans des aventures bizarres et dangereuses. Celui qui se réjouit quand je désobéis à Dieu, à ma mère et ma conscience. Je le vois accablé

ne supportant plus sa haine, sa laideur, sa colère. Il n'est pas heureux de me voir échapper à ma mort.

Les cris étouffés du petit semblent avoir transpercé les mystères de l'au-delà. L'ange de la mort est absent aujourd'hui, sans doute occupé à prendre des vies ailleurs et que Dieu ne lui a pas encore ordonné de prendre les nôtres. Dieu a décidé de nous laisser la vie sauve et de nous accorder un sursis.

Alertée, par les signaux de détresse que nous émettons, la Guarda civile vient à notre secours accompagnée de quelques éléments de la croix rouge. Sur le moment, je me suis dit, sûrement le tout-puissant à exaucé non pas nos prières, car nous ne méritons pas sa clémence, mais celles du petit bambin. C'est grâce à lui que nous sommes sauvés.

Nous débarquons sur la cote d'Almeria lessivés, essorés comme un linge. Fourbus comme un cheval de trait après une journée de dur labeur. Nous souffrons tous d'hypothermie, mais vite réchauffés par les couvertures offertes par les éléments de la croix rouge. L'eldorado tant rêvé est loin d'être celui que nous espérions.

Nous et certains autres migrants, demandeurs d'asile débarquant sur les côtes espagnoles sommes détenus dans des conditions déplorables.

Presque tous les adultes arrivant en Espagne continentale en bateau, ainsi que les enfants voyageant avec un membre de leur famille, sont détenus dans des locaux de la police, pour une période de 72 heures, à des fins d'identification et de traitement de nos dossiers. La majorité des hommes et femmes adultes sont alors envoyés dans un centre de détention pour migrants pendant 60 jours au maximum.

Profitant d'un moment de détente dans la grande cour, je fais le mur en compagnie d'un Marocain et un Malien. Constatant notre absence, une alerte générale fut donnée. Les véhicules de police partis à notre recherche sillonnent la ville de part en part. Khalil, le Marocain, a pu contacter son frère Omar qui habite à quelques kilomètres du centre-ville. Nous avons passé quelques jours chez lui. Le frère de Khalil attend toujours d'être régularisé. Craignant que notre présence chez Omar lui porte préjudice, nous décidâmes Mamadou le Malien et moi de partir rejoindre le campement des sans-papiers en plein centre ville.

Le jour, nous partons hors de la cité travailler dans les champs pour une misère, nous ne revenons qu'une fois la nuit tombée avec juste quelques euros dans les poches pour subsister. Les agriculteurs ne déboursent pas beaucoup d'argent pour une main

d'œuvre aussi abondante. C'est plutôt du pain béni qui leur tombe du ciel. Cela nous arrange aussi en quelque sorte, puisque le travail hors de la ville nous permet de nous soustraire aux nombreuses rafles pendant la journée. Ainsi, nous sommes restés à l'abri d'une expulsion du moins jusqu'à maintenant. Il m'arrive souvent pour ne pas dire tout le temps de faire la manche quand ça chôme.

Je me suis trouvé un endroit dans le parking d'une grande surface. On est en plein hiver et les températures sont très basses. Au début, c'était dur le regard des gens, les insultes, le jugement sans même vous connaître me faisaient très mal. Avec le temps, la pilule est passée et j'ai fini par m'y habituer. J'acquiesçais aux coups sans réagir. La précarité arrive plus vite que vous ne le pensez. Jamais je n'aurais imaginé vivre un jour dans la rue. Ma descente aux enfers a commencé dès l'instant où j'ai décidé de

fuir mes responsabilités, abandonner ma famille pour devenir un Harrag.

Certaines personnes te donnent une pièce, d'autres de la nourriture, d'autres une écoute hypocrite et plein de préjugés. Quand vous êtes un Harrag, le vrai problème, c'est surtout de savoir où vous dormirez le soir. La nuit, je somnolais sur une oreille parce que j'avais peur de me faire dépouiller une fois endormi, ou bien agressé. Après un mois de précarité, je suis devenu un clochard malpropre empestant l'alcool, méprisable. Un moins-que-rien, une vermine. Même ma propre mère ne m'aurait pas reconnu. Lorsque j'aperçois de temps à autre une voiture de police au loin, je me demande s'ils viendront me cueillir. J'essaie d'être discret la plupart du temps.

Le calendrier et la météo ont aussi leur importance. Je vais toujours au même endroit, car ce sont souvent les mêmes gens qui donnent et ils me

reconnaissent. Je privilégie le mardi et le jeudi : le lundi, les gens reprennent le travail, ils sont de mauvaise humeur, tandis qu'en fin de semaine, c'est mieux, ils sont bientôt en week-end.

Le climat a aussi son importance : quand il fait froid, les gens sont plus généreux. Mais quand il pleut, rien : un parapluie dans une main, le portable dans l'autre, c'est mort. L'indifférence des gens à la limite du mépris me fait très mal. Les rafles récurrentes et le handicap de la langue ont été décisifs pour que je change de pays. Je décide de partir pour le sud de la France précisément à Béziers rejoindre un cousin qui a bien voulu me donner un coup de main. Comme c'est la période des vendanges, je pourrais trouver du boulot en noir, bien entendu.

Non loin de la frontière française, à Figueras précisément, le camionneur qui nous a soutiré 80 € pour nous faire traverser la frontière, s'est rétracté au

bout de quelques kilomètres parcourus, sans doute ne voulant pas courir le risque d'être fouillé par la PAF (police des frontières).

Il est tard et la nuit va bientôt tomber. L'endroit était sombre, mal éclairé, nous avons peur et faim, nous ne connaissions pas les lieux. Nous avons rebroussé chemin pour rejoindre le centre-ville. Nous n'avions plus le choix, nous devons passer la nuit à Figueras. Errant comme des zombies dans une ville quasiment déserte à la recherche d'un endroit discret, et surtout à l'abri du froid. Le centre-ville est désert à cette heure-ci, les habitants sont cloîtrés chez eux.

Le Malien Mamadou, m'indique un endroit discret, mal éclairé, enfoui sous le toit d'une bâtisse imposante, un édifice public certainement. Nous y avons élu domicile pour ce qui restait de la nuit. Une première nuit extrêmement glaciale.

Malgré la fatigue, le sommeil peine à venir, il nous a faussé compagnie, tant l'angoisse et la peur ont habillé nos corps et l'espoir de regagner la ville de Perpignan s'éloignait de plus en plus. Faute de sommeil, nous nous racontons tour à tour nos vécus respectifs pour soulager nos ventres creux.

À l'aube, nous nous sommes assoupis quelque peu. À peine les yeux fermés, nous voila tirés soudainement de notre sommeil par le bruit de pas des premiers passants sillonnant les rues et le ronronnement des voitures.

Le vent glacial soufflait fort, déchirant avidement le moindre bout de nos chairs non couvertes. Les premiers passants nous regardaient d'un air étrange et méprisant. Miséreux et sans-le-sou, nous ressemblions à des clochards. Nos visages bleutés par le froid, nos corps chétifs éprouvés par la faim, la fatigue et le manque de sommeil, tout cela ajoutait une couche de misère

indescriptible à notre piètre condition de clandestins.

Les jours qui s'écoulaient à Figueras n'étaient guère meilleurs, c'est la descente aux enfers. Les heures s'enchaînent les unes les autres dans une paresse insoutenable. Voilà l'Eldorado rêvé, un immense mensonge, une idée pernicieuse du mal.

Les remords et les regrets font surface, je repense à ma mère que j'aurais dû écouter, à ma sœur Salima, la pauvre, elle qui n'a pas trouvé cette oreille compatissante que j'aurais dû prêter. Au lieu de cela, j'ai choisi l'incertain, elle vit l'enfer certainement à l'heure actuelle, gîtant dans un jardin public ou sous le balcon d'un immeuble menaçant ruine depuis qu'elle a fui le domicile conjugal, avec son petit. Elle a préféré la rue et ses déments que de continuer de subir les affres de ce maudit mari, un époux violent qui la battait quand ça lui chante.

Je regarde mon compagnon de fortune, lui non plus ne comprend plus ce qui nous arrive. Lui aussi se pose des questions tout comme moi. Pourquoi avons-nous choisi cette voie, cette aventure périlleuse ? Était-ce parce que nous n'étions plus capables de relever le défi et lutter contre cette pègre qui s'est tout accaparée jusqu'à nous couper l'air que nous respirons ? Une question qui revient en ritournelle depuis mon arrivée sur les terres espagnoles.

Des échos me parvenaient de ce qui se passait chez nous. Un vent de liberté s'est levé, paraît-il, que le peuple, là-bas, s'est soulevé et a décidé de prendre son destin en main. Un mouvement populaire inédit, on l'a baptisé le hirak. Un vent nouveau qui porte en son sein, l'espoir et l'indépendance réelle longtemps confisquée.

En attendant, nous souffrons le martyre, mon compagnon de fortune et moi et

certainement, nous étions beaucoup dans cette galère en Espagne et ailleurs.

Nous habitions Mamadou et moi un studio, le nom est trop chic pour qualifier de gîte cette mansarde. C'est juste quatre murs et un toit, qui nous permettait d'être à l'abri la nuit, pendant les jours de grand froid, car la plupart du temps, nous étions dehors.

Un soir, Mamadou a piqué une crise d'estomac, j'ai hésité à appeler le SAMU, voyant le mal est devenu de plus en plus atroce, que je dois sauver mon ami, au risque d'être interpellé par la police, je compose sans réfléchir le 112.

Une ambulance est venue l'évacuer vers l'hôpital. Je devais remplir des documents administratifs et là, le pot aux roses fut découvert, nous étions des Harragas. Je fus transféré vers le commissariat à l'autre bout de la ville.

L'inspecteur de police, un homme aux cheveux frisés et au teint méditerranéen prend ma déposition. Tête plongée sur son écran d'ordinateur, il prend ma déclaration, rédige le procès-verbal tout en me posant des questions dans un arabe cassé, proche de l'accent oranais. Il voulait surtout savoir tout sur la manière et par quel biais, je suis rentré en territoire espagnol. À une question, pourquoi avez- vous quitté votre pays ? Je réponds sans sourcilier des yeux :

- Avant de choisir cette voie, nous avons crié au monde notre détresse, mais autour de nous se meut un univers inerte, silencieux et indifférent. Nous voulions comprendre les raisons de ces silences si opaques, si fermés ! Pourquoi ces barrières sont-elles si hautes ? Personne ne peut deviner nos angoisses, nous les jeunes nos brûlures, tout ce qui rongait les parois les plus sensibles de nos corps meurtris. Combien de révoltes hurlent-elles encore en nous ?

Mon récit le laisse pantois, sidéré, il cesse même d'écrire. Focalisé sur mon histoire, il me regarde et dans ses yeux, j'ai lu une pitié, une compassion immense.

Je lui raconte comment on a failli périr en haute mer si ce n'est l'intervention de la « Guardia civil ».

Un silence mortifère s'en est suivi, un silence interrogatif et rageur.

Il me ramène un verre d'eau. Puis je reprends mon histoire.

- On nous accable d'être des aventuriers inconscient nous les Harragas, des incapables, des fuyards et des irresponsables. Ce n'est pas vrai ! On ne devient pas Harrag par choix délibéré, on nous contraint à l'être.

- J'aurais bien aimé découvrir les autres, courir vers ailleurs, voir et connaître leurs us et leurs coutumes, découvrir le

monde. Oui, mais ici, il ne s'agit aucunement de loisir, mais de survie.

Des hommes et des femmes, des jeunes, et même des vieux ont choisi, plutôt ont été contraints de prendre cette décision de partir tenter le diable dans des embarcations de fortune, parce qu'ils n'avaient rien à perdre, puisqu'ils ont tout perdu jusqu'à leur dignité.

- Leurs vies ? Vous pensez, elles ne ressemblent à rien, leurs vies, un tas de gribouillis, un vomis, une histoire transparente, vide, un décor sans reliefs. Ils sont peu de chose, trois fois rien. Il n'y a plus d'espoir dans cette patrie qui les a vus naître et qu'ils chérissent au plus haut point. Mais un rien, c'est aussi quelque chose qui peut fleurir ailleurs, sous d'autres cieux, et puis la terre appartient à tous les hommes n'est-ce pas ?

L'inspecteur s'approche de moi, met sa main sur mon épaule et me dit :

- Je n'ai pas choisi moi aussi l'exil, je n'ai pas choisi de naître en Algérie non plus, je ne le regrette pas, bien au contraire, c'est un pays qui me rappelle mes origines. Mon père et ma mère y sont nés. C'est pour moi un motif de fierté. L'Histoire a emmêlé mes racines algériennes, berbères et espagnoles. L'Histoire a déchiqueté cette tresse magnifique. Mon histoire la reconstruit. Personne ne pourra jamais la dénouer. Mon père est né à Oran dans l'émouvante Algérie des années 50, saturée de couleurs, d'odeurs et de fraternité, malgré les événements. Ma mère d'origine berbère a connu mon père quand elle travaillait à la manufacture de chaussures.

J'ai moi aussi connu la douleur de l'exil en 1962, pourtant, je n'avais que trois ans, un exil forcé, vous marquera au fer pour toujours. Nous sommes partis d'abord en France, puis nous sommes installés en Espagne, à Barcelone. Aujourd'hui, dans le cadre de

mon travail, je vis dans cette petite ville, Figueras.

Dans ce récit autobiographique mouvementé, il me parle du vécu de ses parents, entre rires et chagrins, mon père disait-il, me racontait comment un homme ayant connu la guerre, mais aussi la fraternité, l'amour et la réussite restait debout envers et contre tout.

Nous sommes, vous et moi, les victimes de maladroites, d'incompréhensions comme souvent, c'est le drame de l'humanité.

Le policier se lève et disparaît dans le couloir du commissariat. Après quelques minutes, il revient accompagné de son supérieur, une dame aux allures de mannequin, distinguée. Je ne comprends pas ce qu'elle disait à son subalterne qui à son tour s'adresse à moi.

Avez-vous une adresse à laquelle on peut vous joindre ?

J'ai répondu par l'affirmative.

- Vous resterez à notre disposition jusqu'à ce que l'enquête soit terminée.

Je m'inquiétais pour Mamadou, il me conforta en me tapant sur l'épaule.

- Votre ami va mieux, il va sortir de l'hôpital aujourd'hui. Je suis reparti libre du commissariat, un miracle n'est-ce pas ?

Submergé par cette inactivité épuisante. Les jours qui défilaient étaient semblables, on ne distinguait plus le lundi du mercredi, le jeudi du dimanche. Peu importe, puisque la seule chose qui comptait, c'est de ne pas mourir de faim, de froid et de désœuvrement, le reste ne nous intéressait guère. La vie est devenue immatérielle, vide et méchante. Nous étions peu de chose dans cette ville inhospitalière, insouciant, sans âme qui nous nargue au plus haut point. Faut dire aussi que nous l'avons bien cherché, c'était plutôt nous qui n'étions pas à notre place.

Un sursaut d'honneur et de dignité s'imposait. Certes, nous ne sommes que de minables Harragas, oui, nous sommes des hors-la-loi, mais ce n'est pas pour autant que nous devons mourir de faim et de froid, méprisés comme des chiens. Nous menons une vie démente, nous n'arrêtons plus de courir à la recherche d'opportunités d'embauche, nous écumons tous les marchés de la ville, en vain ou presque. Quelques petits boulots pour récolter des miettes. Devrions-nous, nous résigner et accepter notre sort ?

Le marché de Figueras est l'endroit où je passe le plus de temps de la journée. Les commerçants nous apprécient Mamadou et moi, nous travaillons dur de six heures du matin jusqu'à tard le soir. Nous déchargeons les caisses de marchandises pour quelques euros, juste de quoi survivre, mais cela nous permettait de tenir les jours de désœuvrement. Après plusieurs

années d'errance nageant dans le flou, nous sommes devenus insensibles à la misère. Les aigrefins du mauvais sort pleuvaient à volonté, on ne bronchait plus, espérant seulement que le suivant emporterait nos vies. Oubliés de tous, nous nous enfonçons chaque jour dans la noirceur du désespoir. Au fond de notre béatitude, nous avons tenté de faire taire cette voix lancinante dans nos têtes qui criait à l'injustice. Désespérés, abandonnés du monde, nous avons cogné la tête contre le mur de l'absurde jusqu'à ce que l'obscurité se fasse, jusqu'à ce que le silence s'installe et qu'il bascule dans le néant... La mort pendant la traversée aurait pu être une belle issue. Malgré cela, nous nous accrochons à la vie.

Et puis tant qu'il y a la vie il y a l'espoir. L'espoir de connaître des jours meilleurs, ce firmament bien que très fragile nous maintient à la vie.

Le temps passant, je commençais à aimer cette ville, qui ressemblait en été à

ma ville natale Mostaganem. Je me suis même fait des amis espagnols, ceux-là comprenaient notre détresse, et notre misère.

Maria, une commerçante, très sympathique, malgré notre situation de clandestins, n'hésitait pas à nous confier du travail pour ranger, décharger la marchandise, s'occuper aussi de son petit jardin. Nous avons appris en quelques semaines quelques expressions en espagnol. Il nous arrivait pendant notre pause de prendre un café avec Maria et son époux Antonio, d'apprendre quelques bribes de la langue basque.

- Partants que nous sommes depuis des années des farouches partisans du métissage des peuples. Nous militons au sein d'une association pour une vie digne de ces oubliés de la terre et des hommes. Même au fond de la misère, nous militerons toujours Antonio et moi pour la vie ! La mort peut attendre,

comme on dit. Tout autant, nous sommes très heureux pour ceux qui en réchappent et trouvent leur place plus ou moins heureuse sur Terre. Des propos qui réchauffent le cœur, j'avoue.

Malgré toute la fatigue, le soir, je ne dormais presque pas. Je pensais surtout à ma mère, à Salima. Je me sentais parfois coupable, coupable de les avoir abandonnées. Au fond dans mon intime conviction, je savais que cet épisode de ma vie est à jamais gravé dans ma mémoire, comme une empreinte indélébile. J'ai combattu les brumes de mon hiver, les joies de ma tristesse, j'ai fini par dissiper les gros nuages, mais sans pour autant améliorer ma condition, ni celle des miens. Aujourd'hui avec le recul, je me dis au fond, je devais être un peu fou de m'être embarqué dans cette galère. Car voyez-vous, aujourd'hui, j'ai des remords, bien entendu...Mais je ne regrette rien !

Les rafles et les descentes de police au marché de Figueras se faisant de plus en

plus récurrentes, nous craignons Mamadou et moi d'être appréhendé et refouler dans nos pays respectifs. J'ai par miracle échappé par deux fois à l'expulsion, mais sûrement pas une troisième fois si je me faisais prendre. Le policier que je ne nommerai pas, celui qui a pris ma déposition et m'a aussi laissé partir lors de mon arrestation, l'exilé malgré lui, me contacta, il m'a sommé de partir de Figueras le plus tôt possible, que l'étau va se resserrer sur les sans-papiers. Nous nous faisons le plus discret possible, nous ne restons jamais au même endroit, on change fréquemment de piaule.

Un soir de décembre, la pluie tombait, sans discontinuer, accompagnée d'un vent glacial, mon ami n'est pas rentré ce soir là, j'ai tout de suite compris que je ne le reverrais plus jamais. Le seul ami, frère et parent Mamadou est arrêté lors d'une rafle. Abasourdis, on aurait dit que le ciel m'est tombé sur la tête, tout s'est tu en moi. Depuis, je suis devenu

orphelin, errant dans les méandres de cet exil.

Aujourd'hui, je n'ai que le souvenir de ces jours de misère vécus ensemble, mais aussi quelques moments de joie partagée. Hormis une photo où il apparaissait accompagné de sa mère et de son petit frère que je garde toujours avec moi en guise de souvenir. Il ne reste plus rien de cet ami très attachant.

Très discret, il ne parlait que très peu de sa famille, de son père jamais ! En revanche, il adorait sa mère et son petit frère. Je l'ai deviné par ce sourire un peu soleil, quand il parlait d'eux.

Je me remémore toujours son histoire, une odyssée digne d'un film d'horreur, qui ne laisse personne indifférent. Je me rappelle de chaque mot prononcé, tant le ton était solennel et la description si précise et dramatique.

- Les vents de l'incertain et la précarité soufflaient fort ces dernières années, disait-il avec amertume, quand il parlait de son passé. Nous avons cru aux discours harangueurs tout comme vous, hélas ce n'était que des illusions qu'on nous vendait au prix fort pour nous endormir. Nos yeux, nos bouches étaient domestiquées pour que jamais rien ne change. Nous étions les héritiers et les passeurs de l'inaltérable perpétuité de la misère.

Des mots saillants à vous couper le souffle, j'ai appris en côtoyant Mamadou cet être si attachant, la sagesse des mots bien choisis. Il me racontait comment et pourquoi il est devenu clandestin. Je l'écoutais avec émoi, jusqu'à oublier mes chaînes, mon désarroi et mon enfer.

- Bien que détenteur d'un diplôme de technicien en électronique, je n'ai pu trouver un boulot martelait-il avec rage. Alors contraint j'ai choisi ce mode

de migration. Le voyage en avion coûte très cher et puis je n'avais pas les moyens pour cela, sans parler du visa. Autant te dire que cela relève du miracle pour accéder à ce pécule, je n'y pensais même pas à faire les démarches pour l'obtenir. J'ai choisi sans hésitation la galère et l'incertain.

C'est pour ma famille que je me suis embarqué, disait-il, dans cette galère, du fait que le travail se faisait de plus en plus rare au Mali. Émigrer en Europe, en France précisément où j'ai quelques membres de ma famille s'imposait comme une nécessité, comme une survie. Il ne trouvait pas les mots justes pour décrire ce qu'il a subi dans son voyage pour le pseudo-eldorado. Il disait

- Quand un enfant naît chez nous, à Kayes, on lui fait deux bénédictions : Que Dieu fasse qu'il vive longtemps, et que Dieu lui donne la chance d'aller en Europe.

Pour fuir la misère disait-il, j'ai décidé de partir moi aussi comme les jeunes de mon pays. J'ai quitté ma ville natale de Kayes pour rejoindre la capitale Bamako, je me souviens d'avoir quitté la capitale malienne le 13 octobre 2014.

Il y a deux routes classiques empruntées par les migrants. Le premier point de départ est bien entendu Bamako. Ceux qui sont les mieux renseignés s'y dotent des papiers nécessaires (passeport, carnet de vaccination et carte d'identité). Les autres ne prennent que leur carte d'identité pour unique document de voyage.

En mer Méditerranée, on peut mourir une fois, mais dans le désert, nous mourons tous les jours. On mourrait d'épuisement, de maladie, et de faim. Le rationnement alimentaire drastique auquel nous sommes soumis, imposé par les passeurs, est indigne pour un être humain.

Après Bamako, nous nous sommes rendus à Gao. Certains se sont fait rançonner par des bandes armées. Le prix à payer pour chacun est de 10.000 Francs CFA (environ 15 euros). Les récalcitrants sont la cible de mauvais traitements.

Après neuf heures de route, le véhicule qui nous transportait arrive à Gao près de la frontière algérienne. Là, d'autres passeurs prennent le relais. Ils scindent le groupe en deux. Les uns prennent la direction de l'Algérie, côté sud, vers la localité de Tin Zaouatine. Les autres remontent vers le grand Nord.

Dans ce paysage infini de sable et de rocaille, où les températures atteignent souvent plus de 40 °C, il n'est pas rare de retrouver les corps sans vie de migrants abandonnés par les passeurs. Ces derniers ont des boussoles GPS, mais certains savent mal s'en servir, explique Mamadou. S'ils se perdent, ils préfèrent

abandonner les migrants et rentrer chez eux. C'est autant te dire qu'ils n'avaient aucune chance de survivre dans un milieu aussi hostile.

Il n'existe pas en réalité de réseau de passeurs très structuré. Il y a un point de départ, un point d'arrivée. Entre les deux, chacun fait son business. Le clandestin pour poursuivre sa route devient la proie du passeur, et parmi les passeurs, il y a des escrocs, des intermédiaires, des voyous, tout simplement.

Mohamed, un jeune passeur algérien, nous prend dans son véhicule vétuste, un pick-up dégingué. Il faisait un petit trafic d'essence, de cigarettes entre le Mali et l'Algérie, et transportait parfois même de la drogue. Avant de se convertir en passeur.

Un soir, il est tombé sur une bande de trafiquants d'armes. Arrosé de balles, son acolyte est mort sur le

coup. Reconvertis en passeur, il connaît par cœur le désert. Comme lui, des dizaines d'autres personnes font le même trafic. Les tarifs varient de 300 à 500 euros pour aller à la frontière entre l'Algérie et le Maroc. Plus précisément vers la ville marocaine d'Oujda.

Au Maroc, j'ai fait la manche, j'ai travaillé dans les champs et dans les chantiers de BTP pour un salaire minable. Après six mois passés au Maroc, j'ai enfin pu rassembler le montant que demandent les passeurs pour le voyage en Espagne.

On était entassés comme des animaux dans ces barques de fortune délabrées. Les passeurs nous laissaient prendre juste un petit sac, un sandwich. Ils ne voulaient pas qu'on prenne nos affaires avec nous. L'expédition se composait de trois barques. J'étais sur la dernière. Malheureusement, les deux

premières étaient très surchargées, elles n'ont pas résisté à la violente tempête, elles ont fait naufrage. Il n'y a pas eu un seul survivant. Je ne pouvais pas voir ces hommes, ces femmes, ces enfants sombrer dans les eaux, la plupart n'ont jamais vu la mer, ne savaient donc pas nager. Ce sont des moments terribles. J'ai vu plus de 200 personnes mourir devant mes propres yeux. Des gens qui appelaient au secours. Nous, on ne pouvait rien faire.

A l'écouter parler ainsi de son aventure, j'en suis arrivé à oublier mon histoire, mon calvaire et mon enfer. Ce qui me faisait le plus mal quand j'y pense, c'est ce retour à la case départ, s'il est expulsé vers le Mali, après toutes ces péripéties dangereuses de son dramatique voyage.

Apprenant la nouvelle, Maria et son mari Antonio ont été très affectés par l'arrestation de Mamadou, ils m'ont même proposé leur aide pour que je

puisse traverser la frontière et aller tenter ma chance ailleurs.

- Il paraît qu'on régularise en France les sans papiers disait-elle.

Elle me fila trois cent euros, un geste si humain, qui pourtant m'a fait plus mal que de bien. Je me sentais rabaissé, tel quelqu'un qui faisait la manche.

Quand des vies et des destins se croisent, s'enchevêtrent, les uns les autres, quand des liens de l'amitié sincère se tissent, ils créent des complicités solides et fraternelles indestructibles. J'ai vécu très mal la séparation avec Mamadou, comme si la vie s'en est allé vers d'autres horizons, devenait immatérielle, invisible, rien ne bougeait dans mon for intérieur, nul voix, nul murmure. Tout s'est arrêté en moi et autour de moi. Durant deux semaines, je n'ai pas mis le nez dehors. Maria et son époux venaient me

rendre visite et me rapportaient quelques provisions.

Quand un vent puissant souffle dans la direction inverse de celle que vous espérez, et que le mauvais sort et la malchance s'acharnent sur vous, alors, dites vous que toutes les forces de la nature sont contre vous. Et il serait vain et inutile de continuer à résister. On se découvre héritiers de la misère. Les jours qui suivirent l'absence de Mamadou, j'ai traversé une période de flottement, un petit moral envahit tout mon corps. Je me rends alors à l'évidence, qu'il y a une fin à tout, et que l'heure est arrivée de tout abandonner, de plier bagage et rentrer au pays, se résigner au destin et au mauvais sort qui s'acharne encore une fois sur moi. Seulement il en fallait plus que cela pour me voir renoncer à ma détermination de continuer le combat. L'espoir, cet instinct de survie est le firmament de toute existence, c'est mon fil conducteur, que je ne devais pas perdre de vue. L'espoir est

permis et c'est justement cette rage de vivre qui m'a toujours animée m'a aidé à survivre malgré tous les aléas de cette folle aventure. Je m'efforçais d'oublier la séparation douloureuse avec mon compagnon de voyage. D'oublier cette mésaventure, peut-être que je vivais juste un cauchemar et que demain sera un autre jour, tout ne sera qu'un mauvais souvenir. Mes pensées me guidaient implacablement vers ce rêve chimérique, le rêve européen, que je devais continuer le chemin malgré toutes les difficultés.

Depuis ce fameux soir où mon ami, Mamadou a été arrêté, un comportement épidermique et erratique a pris ma vie en otage. Mes agissements n'inspirent aucune lucidité, toujours sur les aguets, je ne me sentais plus en sécurité dans cette ville, pourtant je commençais à lui trouver beaucoup de charme. Je ne sortais plus de ma piaule ou rarement. Pour survivre à l'épreuve, je me suis replongé dans mon habitude

de bête traquée quand elle se sent en danger. J'étais envahi par le souffle rauque de la colère, cette mauvaise conseillère ne m'a pas encore fait sortir de mes gants, mais elle ne tardera pas à ronger mes viscères, jusqu'au vomissement. Je deviens fou de rage contre cette poisse qui ne me lâche plus, elle me suit depuis ma venue au monde, pensais-je. D'abord, je suis né dans une famille pauvre, puis les malheurs se sont succédé l'un après l'autre, et voilà qu'aujourd'hui, je perds mon ami de voyage, Mamadou. Une séparation douloureuse que je ne digère pas. J'avais peut-être tort d'avoir choisi cette voie, délaissant ma mère et ma sœur Salima. Mais comme il y avait autant de raisons sérieuses de partir que toutes les raisons du monde ne sauraient me retenir, tant la misère dictait sa loi, je ne me suis pas posé de questions quant au choix de la démarche. Les voix fluettes de la sagesse se sont tues, je n'écoutais plus que celles de la désespérance et le désarroi. La Harga devient alors par la

logique des choses, une nécessité et non plus un choix

Toutefois, mon destin morbide me poussait maintenant avec une force irrésistible de continuer l'aventure. Malgré la voix de la raison et du discernement qui m'exhortent avec véhémence à refaire le chemin inverse et rentrer chez moi à Mostaganem. Têtue comme une mule, j'étais impuissant à m'y résoudre à une telle idée. Je ne sais quelle explication donner à tout cela. Et puis ma mère a certainement cessé d'espérer de me voir revenir, elle aurait bien aimé sacrifier un coq bien engraisé à l'occasion de mon retour. Elle aurait invité tous les mômes du quartier au maarouf pour remercier Dieu et tous les saints que je ne saurais nommer tellement nombreux, de m'avoir gardé en vie pendant tout ce temps. Oui, ma mère était une personne très crédule, mais aussi très méchante quand je lui désobéissais, elle m'aurait bastonné malgré mon âge, criée sur moi,

à éclater les veines. Elle avait aussi et surtout un cœur grand comme le monde et elle m'aurait serré entre ses bras et pardonné mes bêtises. Je pense aussi à l'échec et ce que diraient toutes les mauvaises langues de mon quartier de me voir revenir comme un chien battu. Toutes ces raisons me poussaient à continuer l'aventure.

Les remords et les regrets ne me seront d'aucun secours d'ailleurs et je dois trouver une issue à cette situation embarrassante. Du fond de mon trou à rat, je réfléchissais à toute cette mascarade du destin, une tragédie devrais-je dire. Je dois quitter Figueras, cette ville s'est érigée sur moi comme un piège à rat

Les passeurs de migrants et de réfugiés sont les esclavagistes du 21^e siècle. Une véritable mafia sévit aussi en Europe. Ils ne lésinent sur aucun détail pour gagner de l'argent sur le dos des Harragas. Un

camionneur a accepté de me conduire hors des frontières espagnoles, plus exactement à Perpignan, au sud de la France contre une somme de 150 euros. Une somme faramineuse pour quelqu'un qui gagne une misère en trimbalant des caisses et faire du jardinage pour survivre. Une somme que je dois payer tout de suite et en cash.

L'espace Schengen dont fait partie l'Espagne n'est pas aussi perméable qu'on le croit. Les véhicules suspects sont souvent passés au peigne fin. Chaque pays s'autorise à contrôler ses frontières terrestres si le besoin s'en fait sentir.

Installé tout au fond du conteneur au milieu de la cargaison de légumes, je grelottais de froid, et de peur d'être arrêté. Enfouie dans mon sac de couchage, je respirais à peine. Cette odeur de produit maraîcher m'asphyxie. À chaque fois que le camion

ralentissait, j'attrapais une tachycardie, mon cœur battait si fort, tel un marteau-piqueur tapant sur l'asphalte, cela me faisait très mal au point de vouloir vomir. À chaque virage, je tanguais comme un ivrogne titubant d'un côté à l'autre du conteneur. Cette situation me rappelle un souvenir amer, celle du boti. Le trajet me paraissait interminable, le camionneur a pris la cote pour décharger la marchandise qu'il transportait, d'abord à Bagnole, ensuite Madeloc, puis calliore.

Nous traversions un village, mais la faible intensité de la lumière ne me permettait pas de lire le nom, par contre j'ai pu lire sur une seconde borne que nous étions à quelques kilomètres de Perpignan. Le trajet avait duré plus de deux heures environ. Une pancarte nous souhaite la bienvenue, j'éprouve alors une certaine euphorie, cette fois, je suis bien à Perpignan. Les portes du conteneur claquent dans un bruit assourdissant identique à celui des portes de prison.

Perdu dans cette ville, je dois alors me débrouiller encore une fois pour me rendre à Béziers là où réside mon cousin Adil. Mais avant, je dois résoudre l'éternelle question récurrente qui taraude un Harrag. Où dois-je dormir ce soir sans être appréhendé par la police ? Une question qui revient sans cesse une fois la nuit tombée.

Étant sans le sou, je dois d'abord chercher du boulot, mais sans l'aide de quelqu'un, je n'y arriverais certainement pas. Avec trois compatriotes qui ont bien voulu m'aider, on se rend au marché de la Place Cassanyes. Le plus gros marché de la ville. Il offre un large choix de produits maraîchers, d'habits et de brocante. On trimballe des caisses de fruits et légumes de 5 heures du matin jusqu'à 18 heures, un travail forcé pour gagner une misère, à peine de quoi se payer un petit quelque chose pour ne pas crever la dalle. Les dimanches, on se rend au Marché aux puces face au Palais des expositions

en quête de possibilités d'embauche. Les trois jeunes gens auxquels je me suis attaché sont tous des diplômés. Deux sont ingénieurs en mécanique et le troisième est un informaticien. Quel gâchis. Après, je ne sais combien d'années d'études, ils se retrouvent à faire la manche pour survivre.

Contrairement à ce qu'on peut croire, les jeunes candidats à l'émigration sont loin d'être des marginaux. Souvent des enfants de gens aisés, ou des diplômés sortis de grandes écoles et de l'université. Ils sont prêts à affronter les dangers de la mer que de mourir à petit feu dans un pays qui n'a pas pu ou su leur garantir un minimum de survie. Ces derniers temps le phénomène est devenu plus inquiétant encore. Des familles toutes entières en compagnie de leurs enfants en bas âge tentent de rejoindre l'autre rive. Ils sont prêts à affronter les dangers de la mer. Mourir ainsi d'une façon tragique, noyés et restant sans sépulture ou encore

enterrés d'une façon anonyme parce que rejetés sur une plage. Je me souviens avec colère tristesse et impuissance de l'image de cette Harraga oranaise gisant sur une plage espagnole, pendant que des jeunes filles et garçons s'amusaient dans l'eau à quelques mètres de là. Un autre drame, celui de ce Mostaganémois battu à mort par des gardiens espagnols parce qu'il a refusé l'humiliation et les propos racistes proférés par les gardiens.

Une population jeune, un taux de chômage élevé, une inflation conjuguée à une stagnation des salaires, le caractère non-démocratique des institutions politiques, la corruption, etc.

Sous la pression de la Communauté européenne, incitant les pays du Maghreb à multiplier les efforts pour stopper l'émigration clandestine. Le gouvernement algérien a introduit le délit « d'émigration illégale » pensant ainsi juguler le phénomène au lieu de s'attaquer frontalement au vrai problème de la Harga. Plusieurs

dispositions coercitives prévoient des sanctions : de deux à six mois de prison et de 20.000 à 60.000 dinars d'amende. Malgré toutes ces mesures coercitives et le danger d'une mort certaine, nos jeunes continuent à défier la mort, et tenter le diable.

Traqués sans cesse par la police française comme des chiens enragés que tout le monde veut abattre. Nous changeons souvent de refuge, et même de ville. Bientôt la période des vendanges, nous nous mettons à parcourir les fermes du Midi de la France où le vignoble est la principale culture. Nous sillonnons, la région, Narbonne, Carcassonne, Tarascon, Orange, Avignon à la quête d'un petit boulot. Tous les viticulteurs sont unanimes. Ils profitent de notre situation de Harragas et exploitent à outrance cette main d'œuvre bon marché.

Le migrant clandestin est rarement en mesure de contester le salaire qui lui est offert par un employeur éventuel. Il en résulte que ce dernier peut facilement offrir un salaire inférieur au minimum légal ou autorisé, alors que les horaires de travail peuvent être longs et irréguliers et le milieu de travail loin d'être satisfaisant. Ils nous proposent souvent, un contrat "nourri logé" et une somme de 50 ou 55 euros pour 10 heures de travail sévère dans la main. Une misère, à laquelle sera déduite une somme d'environ 18 euros du salaire journalier. Avons-nous le choix ? Bien sûr que non. Le travail est très dur. Il ne faut pas avoir peur de trimer ! En étant penchée tout le temps, j'avais beaucoup de courbatures, en fin de journée au point de ne pouvoir dormir le soir. J'avais même mal à la main à cause du sévère. La chaleur torride aussi est parfois difficile à supporter. La seule satisfaction dans ce genre de boulot, je crois, ce sont les affinités qu'on peut tisser en dehors de se faire un peu

d'argent pour survivre bien sûr c'est la rencontre de gens différents culturellement parlant. On devient ami avec des hommes et des femmes qu'on n'aurait jamais abordés autrement. On découvre des habitudes et des coutumes autres que les nôtres.

Justement, c'est lors de ces vendanges que je fais la connaissance de Nicole, une jeune Française de vingt quatre ans. Une étudiante originaire du Pas de Calais, qui pratique ce genre de métier occasionnel pendant les vacances pour se faire un peu d'argent, surtout pour financer ses études. Je me lie d'amitié à cette charmante jeune fille. À la pause, elle m'invite souvent à partager son goûter. Est-ce le genre de relation dont j'avais besoin à ce moment précis ? Une aubaine peut-être que le vent est en train de tourner pour moi. Je voyais en Nicole le sauveur, la providence.

J'ai souvent eu la tentation de contracter un mariage blanc ou mariage de convenance, pour me sortir de cette situation de clandestin et obtenir ainsi des papiers en bonne et dû forme. Cela suppose aussi s'exposer à une enquête matrimoniale que pourrait déclencher les services concernés et bien sûr avoir des moyens financiers considérables pour cela. Lorsqu'on vient d'Afrique subsaharienne, le mariage se négocie autour de 30.000 euros.

Pour un Algérien, un Marocain ou un Tunisien, il revient à peu près 14.000 euros. L'argent est ensuite réparti entre la filière et l'époux français.

Le dimanche, profitant de ma journée de repos, je décide de rendre visite à mon cousin Adil. J'ai pris le train à destination de Béziers, distante de Narbonne d'environ une trentaine de kilomètres avec la peur au ventre d'être appréhendé par une patrouille de police. Ce voyage risqué me paraissait interminable. Tout le long du trajet, je

contemple le paysage de cette ville ensoleillée dont les étés sont chauds et très secs paraît-il, les hivers sont doux avec une luminosité importante est splendide. Elle est surtout réputée pour son vignoble et ses viticulteurs. Béziers est l'une des villes les plus anciennes de France. Les vestiges romains rappellent bien la ville plusieurs fois millénaire de Tipaza, mais moi je ne suis pas là pour faire du tourisme, je dois me tenir à carreaux, discret le plus possible, je suis un hors la loi, un migrant clandestin.

À Béziers, les choses ne se sont pas déroulées comme je le voulais, même pire. Au bas de l'immeuble où réside mon cousin, je demande à quelques jeunes si je suis à la bonne adresse. On me répond.

- Oui, Adil habite au troisième étage.

Je prends l'ascenseur tout heureux à l'idée que ce soir après avoir pris une douche chaude, je dormirais comme un loir dans un lit bien douillet. Arrivé sur le pas de la porte, un petit écriteau placé sur le mur indique que je suis bien à la bonne adresse. Je sonne, deux, trois, quatre fois. Enfin, une petite voix de femme me répond à l'interphone m'invitant à décliner mon identité.

- je suis bien au domicile d'Adil ?

- oui me répond la dame. Qui êtes-vous monsieur ?

- Je suis son cousin Houari.

- Adil est en voyage, il ne reviendra pas avant quatre ou cinq semaines, me répondit cette petite voix féminine.

Abasourdi, désorienté, contrarié. Je rebrousse chemin, me voila revenu à la case départ. Décidément, je n'ai pas de veine, pensais-je. D'ailleurs, je traîne toujours cette poisse depuis toujours, là où je vais, elle me colle à la peau comme un toutou fidèle à son maître. Je sors de l'immeuble d'un pas précipité, la tête emmitouflée dans un manteau tout usé en velours râpé sortie d'une collection ringarde datant des années 90. En traversant la rue, je reconnais formellement sans l'ombre d'un doute mon cousin Adil conduisant un véhicule de type Peugeot 307 se dirigeant vers le parking jouxtant l'immeuble. Mon petit doigt me dit qu'apparemment, je ne suis

pas le bienvenu. Je me sens alors comme un intrus jouant le trouble-fête, risquant de perturber la vie paisible d'un couple. Je m'éclipse, sans me retourner, direction boulevard de Verdun où se trouve la gare ferroviaire.

Il fait froid. La gare est presque déserte, moche à regarder. Je me surprends, étreint par une émotion soudaine et la gorge nouée. Le quai était désert. Je prends place sur le banc, tout au bout du quai, pour reprendre mon souffle, surtout reprendre mes esprits. Le banc sur lequel je me tenais depuis plus d'une heure était gris, je me souviens, un gris presque perlé, mais sans éclat. À vrai dire, ce jour-là, tout me semblait teinté de gris.

Quelque chose s'est tu en moi. Une désolation avec un bout de mort qui brusquement dévaste mon ventre et pille le presque peu de vie qui me reste. Il commence à pleuvoir des

tranches d'eau. Tout n'était plus que silence et gris immaculé. L'endroit était devenu irréel... Jusqu'à ce que le chef de gare, surgi de nulle part, émette un coup de sifflet strident, mettant ainsi fin à ma torpeur.

Oui, peut-être aurais-je dû abandonner et retourner au bled, me suis-je interrogé, en ce moment de détresse. Qu'il était grand temps de fuir, d'abandonner, rentrer au pays, d'oublier la torpeur de toutes ces années horribles passées dans la rue. Oui, fuir sur le champ. Je prends le premier train en direction de Narbonne. Cette ville est subitement devenue pour moi une grande prison que je dois fuir au plus vite. Pourtant, il y a une heure, je la trouvais si charmante. Quel hypocrite je suis.

Après cet incident, je me suis mis à haïr, mes concitoyens. Une colère aveugle, envahit mon corps. J'ai juré de ne plus

leur faire confiance. Je ne comptais plus sur leur aide. Mon salut serait de me rapprocher autant que possible de Nicole, seule elle pourrait me sortir de cette situation, si bien sûr, elle voudra de moi. Et puis beaucoup d'amis sont devenus amants, il suffit d'être plus attentionné n'est-ce pas ? Au pire, je dois jouer la comédie et lui déclarer ma flamme. Sauf que mon honneur ne me permet pas d'être hypocrite, ce n'est pas dans ma nature de flouer les gens et de me jouer des sentiments des autres. Et puis je devrais d'abord vaincre ma timidité, elle m'empêche toujours de faire le premier pas. Mon physique aussi ne m'aide guère. Le ridicule ne tue pas, le mien vous envoie en enfer illico-presto. Je n'ai jamais su faire la différence entre aimer et détester. Il paraît que les deux sont inséparables et vous crèvent même le cœur. Le mien est déjà mort, il y a bien longtemps. Il a cessé d'aimer le jour où j'ai abandonné ma mère, mon frère. Le jour où j'ai

tourné le dos à Salima et l'enterrer vivante.

Je m'y perds souvent, constamment, douloureusement dans les histoires de passion. Cela n'a jamais été ma tasse de thé. J'ai aimé une seule personne dans ma vie, ma mère. Je n'ai cure de ce mélange symbiotique de vie et d'amour, de haine et de passion et puis cela n'a pas empêché pourtant le monde de tourner à sa guise tranquillement sans se soucier de ceux qui se meurt plusieurs fois par jour terrassé par autant de misère. Que d'horreur et de haine dans ce bas monde.

Le lundi matin, tout heureux de reprendre le boulot. A vrai dire, tout heureux de retrouver Nicole, surtout après ce que je venais de subir. Je n'avais d'yeux que pour elle, tout attentionné, je me rapproche de plus en plus de cette jeune femme aux allures d'ange, elle n'était pas très belle, mais avait un cœur

en or. Même elle, me trouvait bizarre, mon comportement envers elle avait changé, mais ça lui plaisait, je le sentais.

A la pause déjeuner, nous partagions le même repas. Nous parlions de la vie et de ses aléas. Chaque jour je lui racontais un bout de mon vécu sans lui révéler ma situation de clandestin. Elle était plutôt discrète et parlait peu de sa vie et de sa famille. Elle ignorait que j'étais un Harrag.

Elle m'invite souvent au restaurant. Elle ne comprenait pas pourquoi je déclinais toujours ses invitations, j'évitais tous ces endroits publics, parce que je n'avais pas les papiers réglo, malheureusement. Je n'osais pas lui dire que je suis un Harrag, de peur de sa réaction.

Comme les belles choses ne durent jamais longtemps, la compagne des vendanges tire à sa fin, et donc je serai contraint de me séparer de Nicole malheureusement. Je la sentais aussi

triste que moi, elle ne le disait pas, mais son comportement et ses yeux eux, le disent bien.

Le dernier jour, le patron a convié tous les ouvriers à un dîner de fin des vendanges. Nicole et moi étions très tristes de devoir nous quitter, mais cela nous a permis aussi de se faire toutes les confidences. C'est l'occasion pour moi de lui dévoiler ma véritable situation et par la même mon ressenti envers elle. Très discrète durant toute la période passée ensemble, elle se lâche enfin. Elle aussi partage les mêmes sentiments à mon égard et qu'elle n'osait pas faire le premier pas. Toute la soirée, nous nous sommes parlé, avons émis aussi le désir de se revoir, plus tard.

- Parle-moi un peu de toi Houari me lança-t-elle.

Je fixe les yeux de Nicole, mettant en berne mon côté timide, bien décidé à vomir toute cette souffrance qui me

rongeait de l'intérieur comme une scie découpant un morceau de bois. D'une voix cassée, presque inaudible, je raconte à Nicole, comment je suis arrivé à cette situation de Harrag.

Mes égarements successifs n'ont rien chapardé à mes réminiscences sans oublier une seule minuscule bribe de ce destin foutrement cruel la plupart du temps. Je me suis donc lâché.

- Issue d'une famille pauvre, je vivais presque en retrait de la société. D'ordinaire, ce genre de vie conduit incontestablement à la délinquance et au banditisme. Dans mon cas, cela n'a fait que gravement perturber ma vie sociale, je vivais dans un corps étranger, un corps qui ne correspondait pas à mes aspirations étant jeune. En grandissant, je me suis découvert un monde embrigadé dans des dilemmes absurdes. Rebelle et farouche, j'en voulais au monde entier, je détestais tout le monde sauf ma mère par respect. La vie figée, le désœuvrement et

l'oisiveté sont le quotidien amer de la majorité des jeunes. Je haïssais mon époque, mon histoire, heureusement sans détruire mon intégrité, sauvée par la force de mon caractère. Certains dans ma condition avalent des drogues pour trouver la sérénité. Combien de fois, je me suis jeté contre le mur de l'insensé, combien de fois, je me suis mis à la marge de cette société méchante pleine de contradictions. J'aurais voulu disparaître, me désintégrer, me suicider, mais je manquais de courage. Alors j'ai choisi la plus sordide des aventures, j'ai choisi la Harga pour me sortir de cet enfer, sauf que la Harga est le plus grand des enfers.

- Voilà les raisons qui m'ont conduit à quitter mon pays.

Nicole me regarde sans dire un mot, mais j'ai senti que tout son corps pleurait. Je détourne les yeux pour ne pas la gêner, tant l'émotion avait atteint son paroxysme.

Il se faisait tard, nous nous sommes quittés sur cette note de tristesse, mêlée de sentiments de pitié et de compassion, mais certainement aussi drapée d'un amour naissant entre Nicole et moi.

C'était la meilleure chose qui me soit arrivée depuis que j'ai quitté l'Algérie, bien sûr, il y a eu la rencontre avec Mamadou, mais là, c'était autre chose, une rencontre d'un autre genre. Je me sentais bizarre, je n'avais jamais connu ce sentiment avant de connaître Nicole, j'avais le cœur qui battait la chamade juste en l'écoutant parler.

Toutes les déceptions n'étaient qu'un piètre souvenir. J'étais peut-être une petite créature, une petite chose trop petite aux yeux du monde, je n'étais qu'un grain de sable emporté par le vent chaud du sud, traversant la méditerranée. Mais ce grain de sable

aussi minuscule, soit-il a semé un grain de folie dans la vie de Nicole.

C'est à partir de ce moment que ma vie allait complètement changer. Cette charmante jeune fille allait bouleverser le cours de mon existence à tout jamais. Ma vie allait prendre une tournure que je n'avais pas imaginée jusque-là. Je comprenais mieux maintenant pourquoi la vie est meilleure à deux quand l'amour est présent.

Le lendemain, j'ai raccompagné Nicole à la gare, nous nous sommes dit au revoir, car nous comptions nous retrouver plus tard, mais avant cela, nous avons échangé nos numéros de téléphone et nous nous sommes promis de rester en contact.

Je vois le train partir en direction de Paris. Des larmes discrètes apparaissent au coin de l'œil, moi qui ne pleure pas souvent. Mais en réalité, son départ ne sera que le début de mon histoire.

Pendant deux jours, je restais sans nouvelles de Nicole, je commençais à m'inquiéter, ma ferveur, mes espoirs sont descendus d'un cran. Ma vieille connaissance, ma solitude refait surface, elle m'est tellement fidèle, que je me suis habitué à ses allers et retours.

Le troisième jour, je reçois enfin un message sur mon téléphone.

« Bonjour Houari, tu me manques, ça te dirait de venir passer quelques jours chez moi à Saint-Quentin. » Signé Nicole.

Une sensation de bonheur m'envahit le corps. Et comment je n'attendais que ça, c'était la plus belle déclaration d'amour. Je lisais et relisais le message, tellement je n'en revenais pas de ma torpeur. Ma joie était indescriptible. J'appelle Nicole pour lui dire toute ma gratitude et surtout qu'elle me manque, elle aussi énormément. Nous nous sommes parlé pendant un long moment au téléphone. Décidément, une étrange histoire est en

train de s'écrire. Je me laisse entraîner dans cette nouvelle aventure invraisemblable. Je me remets au destin, je laisse du temps au temps pour décider dans quel sens va évaluer mon devenir.

Il est des rivages que l'on atteint péniblement après des mois et des années d'errance. Trouver une âme compatissante, une terre accueillante, après avoir quitté à contrecœur la patrie qui vous a vu naître, relève de l'imaginaire et souvent du miracle. De plus, quand la malchance et les mauvais choix jalonnent de nombreuses années de luttes et de combats au quotidien. Quand tout vous tourne le dos, et l'abandon des proches, vous êtes toujours là malgré toutes les difficultés, alors dites vous qu'il ya tout la haut une force invisible qui veille sur vous. Alors il ne faut jamais perdre espoir, qu'un jour toute cette galère ne sera qu'un mauvais souvenir. Il arrivera l'instant où l'on peut enfin se reposer, et cesser d'errer sans but.

Est-ce la rencontre avec Nicole est l'élément majeur qui manquait à mon destin pour décoller enfin dans le bon sens ? Est-ce que le moment que j'attendais est arrivé, me suis-je demandé ? Est-ce que Saint-Quentin dans le haut de France où réside Nicole est mon nouveau port d'attache, où je trouverai peut-être la quiétude et la stabilité qui m'ont toujours fait défaut ? Est-ce enfin, c'est le bout du tunnel, que mon maquis est enfin derrière moi ? Autant de questions me terrassaient les neurones. Mais pour l'instant, je prends les choses du bon augure, je les prends comme elles viennent, je m'accroche à cette opportunité que m'offre le destin, comme une providence. Le plus dur dans ces épreuves, c'est le mental : être fort et croire en sa bonne étoile. Se dire aussi que le passé n'est pas une fatalité, qu'il sera vraiment plié un jour ou l'autre, une ancienne histoire, un vieux cauchemar si l'on mettait toutes les chances de réussite de son côté.

Étant fille unique de parents divorcés, Nicole a pris la décision de vivre seule, sa mère s'est remariée et son père aussi, elle était souvent seule et elle en avait pris son parti sans jamais s'ennuyer. Après le Bac, elle s'est inscrite à l'UER de médecine à l'université de Lille. Elle entame la 6e année. Elle n'a eu qu'une amie proche durant ses années de lycée mais elle est partie faire ses études au Canada prétextant qu'en Europe et particulièrement en France il n'y avait pas d'avenir. Cela l'a déçue et agacée, elle n'a pas donné suite à ses courriers sans lui donner d'explication, pour la bonne raison qu'elle n'en avait pas. Elle fait du jogging, deux fois par semaine. Pendant les grandes vacances, elle descend dans le midi pour faire les vendanges. Le week-end, elle s'ennuie à mourir, elle le passe seule cloîtrée entre quatre murs à regarder la télévision ou à lire un bouquin. Si bien que ma présence lui donnait une joie de vivre. Nous faisons des sorties ensemble, quoique nous évitons les restos et endroits trop

fréquentés. Quand elle m'a conviée à passer quelques jours chez elle, elle pensait, sous entendu que l'on fasse un bout de chemin ensemble. Comment est-ce possible, moi qui ne rêvais que d'une douche chaude et d'un lit douillet, me suis retrouvé sous un toit décent.

Le hasard n'est jamais fortuit ni un choix d'ailleurs. L'inattendu fait irruption dans la vie de Houari sans prévenir. La tempête qui s'abattit alors sur lui, brisant les amarres et le gouvernail de son existence a entraîné sa vie dans une tourmente invraisemblable.

Au bout de 36 mois de précarité, d'errance et de souffrance, il trouve enfin la sérénité auprès de Nicole, dont il est tombé réellement amoureux. Il se marie et fait les démarches administratives pour obtenir les papiers qui lui permettraient de vivre légalement.

Jugeant que leur mariage n'est qu'un subterfuge pour obtenir le fameux sésame, l'administration française le refoule. Il sera expulsé du territoire français.

C'est le commencement de la fin, ce deuxième arrachement brutal, lui sera fatal cette fois-ci. L'être humain égaré qu'il fût, ne se reconstruira pas et le rêve européen n'était que mirage et désillusions. C'est à ce moment-là qu'avait pris fin brutalement son voyage périlleux au pays des mirages, laissant derrière lui, une femme enceinte.

Revenu à la case départ, il retente une deuxième fois la traversée. Seulement, la mort le poursuit et il est vite rattrapé par son destin malheureusement tragique.

Cette fois, la faucheuse était au rendez-vous. L'embarcation a chaviré en haute mer et l'ange de la mort était bien présent ce jour-là. Les dents de la mer ne

l'ont pas raté cette fois-ci. Nicole enceinte, ne verra plus Houari.

Quelques mois plus tard, l'enfant est né, un beau petit garçon, qu'elle nommera Houari junior.

6

Depuis son refoulement du territoire français, Houari est devenu casanier le jour refusant le dialogue, même sa mère ne pouvait pas placer un mot pour lui parler. Il vivait presque à la marge de la société. Il buvait beaucoup. Le soir il faisait la java, en compagnie des gens peu recommandables. Il se saoulait tous les soirs, il rentrait ivre, imbibé comme une éponge. Il sentait la misère, la clochardise. Un moyen d'oublier, disait-il. Un moyen d'oublier le malheur, les rêves perdus auxquels on s'accroche, que l'alcool et la drogue rendent toujours possibles les rêves les plus

fous. Oublier les conditions dans lesquelles vit sa sœur sans domicile fixe, faisant la manche pour survivre. Il en veut tellement à sa mère, il lui reproche souvent d'être la cause de la situation que vit Salima.

Dalila était très inquiète du comportement bizarre et inhabituel de son fils Houari. Craignant même qu'il ne soit en train de mijoter une seconde Harga peut-être même un suicide.

Une mère sent très vite quand ses enfants ont mal, quand quelque chose ne va pas. Elle m'a conjuré, supplié de parler à son fils et lui tirer les vers du nez sur son comportement bizarre. Connaître la vraie raison de son mutisme et son désespoir bien que les raisons soient évidentes. Ce dont j'étais au courant par contre et je l'ai appris de la bouche de Houari c'est le fait d'avoir bradé Salima comme un vieux linge, en la mariant à un ivrogne qui la battait tous

les soirs; et ça il ne l'a n'a jamais pardonné à ses parent.

Il est dix huit heures passées, Houari n'est pas encore arrivé, pourtant ce n'est pas dans ses habitudes de disparaître sans donner signe de vie, il lui arrive de demeurer silencieux, discret mais pas disparaître subitement. Sur le qui-vive, angoissée, sa mère est venue me voir, partagée entre le sentiment de colère et l'inquiétude.

Je prends mon véhicule et décide d'aller le chercher dans ce café où nous avons l'habitude de prendre un café ensemble. Je m'installe à une table tout au fond de l'établissement. Après une demi-heure d'attente, inquiet, ne le voyant pas venir, je pousse un soupir de désespoir. Je recommande à nouveau un café noir bien pressé cette fois, c'est le deuxième depuis mon arrivée. Son téléphone ne répond plus. Je regarde la grande horloge accrochée sur le mur, les aiguilles indiquent vingt heures et

quelques poussières. Mon impatience grandit d'un cran, et puis cette table qui perd l'équilibre, dandine à chaque fois que je pose mon coude dessus, me rend encore plus nerveux. Ajouté à cela, le vacarme de la foule agitée qui s'amasse de plus en plus pour regarder le match de foot. L'ambiance devient de plus en plus agaçante. La fumée dans la salle est insupportable, on suffoque même à force d'inhaler ce nuage de poison. Comme si tout cela ne suffisait pas, il y a cette mouche têtue, qui bourdonne, stridule bruyamment près de mon oreille attirée par l'odeur acide, repoussante que dégage mon corps transpirant. Elle vient rajouter une couche de nuisance à tout ce brouhaha assourdissant. Mon inquiétude grandit encore davantage, et se lit sur mon visage, elle atteint son paroxysme.

Le plus étrange, parmi toute cette horde de gamins excités, je ne vois aucun de ses copains.

Les jeunes désemparés, désœuvrés trouvent souvent refuge dans ce café pour fumer un joint, pour tuer le temps comme on dit chez nous. Drôle d'expression, c'est plutôt le temps qui nous tue à petites doses. Une mentalité de tiers-mondiste.

L'oisiveté est la mère de tous les vices. Leur principal sujet de discussion, c'est la hargha. D'autres sombrant dans l'alcool et la drogue qui souvent tourne au drame, festoient autour d'une beuverie dans le jardin public avoisinant.

Depuis mon arrivée, tout le monde me dévisageait d'un air surpris comme un macchabée rescapé de l'enfer. Un étrange climat suspicieux emplissait la salle. Inquiet, j'examine la foule, d'un œil glauque et triste.

Au bout de deux heures d'attente, et d'angoisse, le café se vide petit à petit, l'heure de la fermeture approche, Houari n'a toujours pas donné signe de vie. Me

voyant anxieux et inquiet, le serveur décide alors de me mettre au parfum. Il s'avance vers la table, s'assit tout près de moi, l'air affligé, le visage blême et triste, il me dit.

- Tu attends Houari n'est-ce pas ?
Je réponds par l'affirmative.

- Oui on devait se voir ici, mais il ne s'est pas pointé, pourtant d'habitude, il est très ponctuel, c'est étrange n'est-ce pas, d'autant plus que son téléphone reste injoignable ?

- Il ne viendra pas ! il ne reviendra plus jamais, me répondit le serveur d'une petite voix entrecoupée sur un ton fébrile et presque muet.

- Hier en compagnie de cinq de ses copains, ils ont embarqué sur un "boti" à destination des côtes espagnoles. D'après les dernières nouvelles, leur embarcation a chaviré en haute mer. Personne n'a survécu.

Du coup, je ne réalise pas l'ampleur du drame. Je lui rétorque.

- Ecoute jeune homme, si c'est une blague, elle est de mauvais goût et qu'il ne faut jamais plaisanter avec des choses pareilles.

Devant l'insistance du jeune homme, je réalise la gravité de l'instant, je tremblote et faillis tomber à la renverse comme si j'avais reçu un coup de massue sur le crâne, si ce n'est l'aide de ce dernier qui me retient par l'épaule. J'avais l'impression que le ciel me tombait sur la tête. Je ne sais que dire, je balbutie. Je cherche les mots à peine accrochés sur mes lèvres. Je titube et tombe dans les paumes. Je perds connaissance. Lorsque je reprends mes esprits, les yeux hagards, je vois une foule de badauds autour de moi. Une ambiance de désordre indescriptible, un brouhaha de jours de marché. Paniqué, je dévisage les gens autour de moi espérant reconnaître un visage familier. Je sentais que quelque chose

s'était brisé en moi. Le silence devient mon seul refuge et mon seul langage. Une fois mon esprit et mes facultés retrouvés. Je réalise l'ampleur du drame. J'étais vociféré et trouvais injuste qu'un homme puisse mourir avec autant d'imbécillité, et clore ainsi son existence aussi facilement.

Une fois revenu à moi, la seule chose qui me vient à l'esprit, c'est de me rendre au domicile de Omar, son ami intime, seul lui peut me renseigner sur cette soudaine disparition énigmatique. Lui aussi était introuvable. Peut-être Dalila avait entretemps eu des nouvelles de son fils. Je rebrousse chemin et décide d'aller voir du côté du domicile de Houari.

Domicile est un mot trop chic, trop moderne pour décrire cette espèce de hutte construite de tôle et de quelques planches de bois pourris. Une étroite mansarde de quelques mètres carrés qui peine à tenir debout quand une petite

brise effleure le bidonville. Dès les premières pluies, une mobilisation générale sur le pied de guerre est mise sur pied pour parer à toute tempête.

Dans les hautes sphères de l'échelle sociale, les gens sont gênés pour la moindre contrariété alors que dans ces bidonvilles, ces pauvres prennent leur mal en patience et s'endorment souvent le ventre creux.

Les décharges de Calcutta et les favelas au Brésil, nous les pensions loin de nos regards. Nous ne les voyons qu'à travers les médias. Mais voilà que toute cette misère s'installe chez nous, à l'entrée de nos villes. Je ne parle pas de ceux qui, recherchent la faveur de l'Etat en construisant des baraques de fortune par chantage, ou par opportunisme non ! Je parle de ces laissés pour compte, oubliés par la vie et les hommes, ceux qui dorment le ventre creux, sans jamais tendre la main. Ceux qui meurent en silence.

Des taudis en carton s'adosant les uns sur les autres, servant de domicile à de nombreuses âmes. Le plus souvent, elles y sont nées, sans doute leur parent aussi, pensant trouver ici de meilleurs lendemains, des lendemains peints de douleurs et de misère. La plupart de ces misérables ont été victimes des successions de faillites, de la cessation de paiements, la perte de l'emploi par le licenciement ou de conflits familiaux. Alors pour ceux qui sont mieux lotis, je dirais ceci : ne soyez pas indifférent à la misère des autres, personne n'est immunisé contre la faim et la précarité. Elle gronde à la porte de nos villes. Demain, la misère s'invite et peut vous tendre la main. Il suffit que vos vies basculent vers la précarité. Que vous soyez victime d'un mauvais coup du sort. La misère frappera à votre porte, elle n'est mère de personne, mais elle est sœur des hommes.

Le bidonville érigé en face de la cité Chemouma officiellement appelée cité 5 juillet. Un bidonville formé d'un ensemble de gourbis qui se tiennent les uns les autres. Si par malheur un s'affaisse, c'est tout le campement qui s'écroule tel un château de cartes.

En parcourant les ruelles étroites et humides, on plonge carrément dans un autre monde. La misère extrême étalée là devant les yeux en grandeur nature, nous offre un tableau de fin du monde. Une image apocalyptique qui n'a rien à envier des célèbres favelas au Brésil ou les mansardes de Calcutta. Une image hideuse et absurde se dessine autour de moi. Un vivier de microbes en tous genres prolifère à une vitesse inimaginable dans ces endroits tellement l'insalubrité règne en maître. Au ciel, les fils électriques, telle une toile d'araignée, sont là pour témoigner de l'ordre anarchique qui y règne. La terre souillée et glissante donne un aperçu de la misère quotidienne des habitants. Le

drapeau national flotte quasiment sur chaque baraque. Une façon de rappeler aux autorités que nous sommes nous aussi des Algériens à part entière.

Une foule assez conséquente est rassemblée devant l'entrée de la piaule. Je vois Dalila allongée à même le sol. Les cheveux amochés, pieds nus évanouie au milieu de cette foule qui forme une grappe tumultueuse, bruyante à tue-tête. On l'asperge avec de l'eau de Cologne, ou du mazher pour qu'elle retrouve ses esprits. Je ne peux ni pleurer ni fuir ce spectacle douloureux. Je prends du recul, exténué, je m'assois sur un tronc d'arbre allongé tout prêt, dressé en guise de barricade. Et si tout ceci n'est que rumeurs et commérages me dis-je. ?

Sans hésiter, je décide alors de faire le tour des commissariats de la ville à la recherche du moindre renseignement concernant les naufragés du jour. Mais

avant, je fais un saut aux urgences situées à l'autre bout de la cité.

Arrivé sur place, un désordre indescriptible y règne. On se croirait dans un marché à bestiaux ou un hammam. Le service de sécurité est débordé ne pouvant plus contrôler la situation.

Le constat est à l'identique et reflète fidèlement cette situation alarmante que vit notre système de santé en général. Insultes, reproches, intimidations, coups, crachats, gifles, menaces de mort, destructions des locaux et du matériel... La liste n'en finit pas pour dépeindre le calvaire quotidien que vit le personnel soignant des pavillons d'urgences. Une structure dont nul ne peut mésestimer le rôle en tant que plateforme incontournable entre la médecine de ville et les services hospitaliers, mais également comme témoin référentiel de la qualité du système de santé dans son ensemble. Une refonte de tout le système de santé

dans notre pays est nécessaire, mais pas que. Une refonte dans tous les domaines. Notre société est à remodeler à commencer par le système éducatif. Nous autres aussi devons changer nos comportements, nous remettre en question avouant le.

- Des naufragés ? Il y en a eu tellement ces derniers jours et chaque jour apporte son lot d'horreurs me dira Mohamed, une vieille connaissance, un infirmier exerçant aux urgences. Quant à Houari, je ne saurais te donner des informations, aucune trace de lui. On était tous bleus, à cause du froid, c'est dans ces moments-là, quand on voit la mort de près, qu'on ressent la rage de vivre.

Débouté dans mes recherches, je décide alors de faire un saut au commissariat central. L'agent en faction devant la porte me dirigeât vers un bureau tout au

fond du couloir. Dans cette pièce exigüe mal éclairée me fait penser aux vieux films américains des années 30 « les Incorruptibles » ou « Tribunal secret » Dans ce décor sinistre et ringard, est enfoui un homme assis derrière un bureau, assez maigre, chétif sirotant un café à petites gorgées, coiffé d'un chapeau melon. Une moustache qui lui efface presque le visage. Sur les épaules une blouse grise assez large, plutôt redingote dont les manches lui couvrent les deux mains pour laisser entrevoir à peine les bouts des doigts.

D'une voix rauque qui ne cadre aucunement avec son physique, accompagné d'un geste autoritaire, il me fait signe d'approcher. Je prends place sur un banc à moitié délabré. Il commence d'abord par les questions de routine, genre nom, prénom adresse et tout le tralala habituel. Puis il me demande de décrire Houari, son âge, sa taille, son poids, etc. En fait, il me demande de faire une déposition alors

que moi, je suis venu pour avoir des informations. J'avais l'impression d'assister à un interrogatoire à la colombo. Une fois le PV signé, il enregistre mon numéro de téléphone et mon adresse dans un petit calepin tout froissé.

- On vous rappellera si on a du nouveau, me dira l'inspecteur.

Trois endroits sinistres que j'ai toujours détestés à m'y rendre : un commissariat, un tribunal et un hôpital. Aucune nouvelle de Houari, malgré toutes les recherches entreprises. L'air désespéré et triste d'un pas lent et nonchalant. Je longe le boulevard Benyahia Belkacem jadis, Anatole France pour me rendre au CHU Ernesto Che Guevara, situé de l'autre côté du centre-ville. Je déambule dans cette ville à moitié éventrée, toute en désordre, comme dans un immense champ de bataille. Les chiens, les chats, et même les rats semblent devenir les meilleurs amis du monde. Ils ont enterré la hache de guerre. L'insalubrité des lieux

offre un menu varié pour tout ce beau monde. Alors à quoi bon se faire la guerre.

Saignée par des tranchées énormes creusées voilà une éternité. Du moins depuis qu'un illuminé a décidé de construire une ligne de tramway qui a défiguré, haché, à coups de pelleteuses et de bulldozers, l'architecture charmante de cette ville, Mostaganem qu'on qualifiait à juste titre la perle de la méditerranée. Les commerces jadis florissants sont devenus inaccessibles aujourd'hui. Ils ont dû fermer boutique suite à une chute considérable de leur chiffre d'affaires.

Arrivé au niveau de l'esplanade de l'hôtel de ville en face de la banque BADR, je vois une foule de sans domicile fixe SDF qui se rassemble sur les lieux en quête d'un petit coin tranquille à l'abri du froid. À l'abri surtout des regards souvent blessants des passants. Le petit

jardin qui jouxte la grande poste est l'endroit privilégié de certains. Entêtante odeur d'urine et l'insalubrité des lieux, m'empêchent de respirer. Je suffoque même à force d'inhaler cette saloperie d'odeur nocive. Dans la pénombre, j'aperçois des groupes qui se forment. Ils sont quelques hommes de différents âges, il y a également une femme. Leurs visages sont marqués par l'alcool et la vie dans la rue. La seule femme du groupe est accompagnée d'un enfant, je reconnais tout de suite Salima la sœur de Houari. Je peine à contenir ma peine et ma colère. J'étais à la recherche d'un corps qui a cessé peut-être d'exister, du moins sur terre, je tombe alors sur un corps qui existe celui de Salima, mais qui vit déjà en enfer, pas celui de l'au-delà que tout le monde craint, mais celui des hommes que les gens bien lotis ont si bien dompté.

Ces damnés de la terre comme dirait Frantz fanon, comment sont-ils arrivés à cette situation dégradante ? Il faut

connaître leur histoire pour découvrir la vérité. Chacun d'eux à la sienne. La plupart d'entre eux ont été chassés par leur propre famille à l'instar de Salima. Mais pas que, les causes sont multiples toutes aussi cruelles les unes que les autres. Ce monde nocturne, qui s'agite, a aussi son code de conduite et des lignes rouges à ne pas transgresser.

Pourtant, soixante ans après, le combat semble être le même, les corrompus accaparent toujours le pouvoir, les pauvres courbent l'échine, ils ont juste changé d'esclavagistes. Ces victimes de la société sont livrées à elles-mêmes sans aucune ressource financière proliférant comme des champignons dans le petit-bois. Je me sens tout à coup comme héliporté dans un monde perfide, trompeur, témoin de la misère, de l'alcoolisme et de la prostitution que Victor Hugo qualifierait certainement de misérables 152 ans après la sortie de son ouvrage : Les misérables.

Vivre à la marge de la société ne veut pas dire être exclu totalement de celle-ci. Une situation très dure à gérer, de surcroît quand le SDF est une femme. Le nombre de ces derniers augmente de jour en jour, nos politiques ignorent jusqu'à leur existence.

Emportés dans les flots de la vicissitude de la vie. Charriés par les quelques torrents du diktat du destin. Je les croise presque tous les jours, ce sont les oubliés de la république et des hommes. Tous les soirs, ils se rassemblent près de l'esplanade de l'hôtel de ville, et place des arcades, emmitouflés dans des haillons, sous le balcon d'un édifice public. Ils m'ont si savamment brisé le cœur et l'âme. C'est une révolte morale psychologique qui fracasse mes neurones. Je vis abîmé, je dors en cauchemars et me réveille le corps cassé en mille morceaux, à chaque fois que je les croise.

Ce n'est pas en utilisant l'euphémisme dans notre langage qu'on adoucit les mœurs. Ce n'est pas en utilisant des mots plus tendres qu'on rend la misère moins pénible. Ce n'est pas en utilisant le mot SDF, au lieu et place de clochard ou de miséreux qu'on atténue la souffrance de ces hommes, femme et enfants errants dans les méandres d'une cité sans cœur. Ce sont des mots hypocrites dans un langage perfide.

Être charitable, ce n'est pas donner des sous seulement, non ! Être charitable, c'est plutôt sentir la blessure de l'autre, souffrir quand il a faim, le réchauffer quand il a froid. Être à l'écoute de ses geignements, lui apporter confort et réconfort. Donner des sous cela suppose pour certains que l'on s'est acquitté de la dîme psychologique du devoir accompli. Non ! C'est plus profond que cela. Donner, c'est sentir sa souffrance, son mal-être et son exclusion de la société, être disponible pour l'aider quoi

qu'il en coûte, quand sa vie est en danger.

Le miroir ne se trompe pas, il nous renvoie exactement, notre portrait à l'identique. C'est pareil pour la société, elle ne fait que nous rappeler ce que nous sommes, piètres et peu de chose ces derniers temps. Soigner son image face au miroir suppose aussi rectifier son comportement socialement parlant dans une société en perte de vitesse.

Je reviens toujours à cette citation d'Aimée Césaire.

« La lutte pour l'indépendance : c'est l'épopée, l'indépendance acquise, c'est la tragédie ! ».

Que de gâchis, un pays dont plus de 70 % de la population a moins de vingt-cinq ans, une richesse incommensurable qui peine à sortir un peuple du seuil de la pauvreté.

Quand je croise un SDF dans la rue, ça me fait mal. Il y en a de plus en plus et on ne fait pas grand-chose pour eux. Hélas, le désastre est tel que tout l'humanisme que l'on connaît de l'abbé Pierre et la générosité débordante de mère Teresa réunis ne pourront atténuer la misère un tant soit peu de ces pauvres malheureux. Cette situation, c'est la faute de tout le monde, mais je suis persuadée que lorsqu'on veut, on peut.

Je rentre chez moi l'air désorienté, désabusé et triste. Allongé Je traque le sommeil qui refuse de m'accompagner dans mon délire. J'ai beau me tourner et retourner dans ce grand lit froid à la quête d'un brin de sommeil en vain malgré la fatigue. J'ai beau me retourner dans tous les sens, ça ne change évidemment rien

Les premières lueurs du matin viennent éclairer la chambre dont les volets entrouverts laissent passer les premiers

rayons du soleil. Souvent, le couple de tourtereaux qui a érigé son nid au-dessus de ma fenêtre vient me réveiller chaque matin de bonne heure. Le roucoulement du mâle toujours fidèle à sa campagne, vient réciter quotidiennement, inlassablement la déclaration d'amour à sa bien-aimée en train de couvrir ses œufs. Ce tableau idyllique, cette fresque inimitable que seule la nature peut nous offrir ne peut être égalée. Picasso, Gauguin, De Vinci et tous les illustres peintres réunis ne peuvent imiter. Ce joyau que nous offre la nature, cette toile vivante est mille fois expressive que Paradoxalement, cela me rappelle le triste sort de Salima sans cesse battue, jetée en pâture aux hommes mal intentionnés, et à la cruauté de la rue. Nous être humain censé être plus intelligent que ces animaux, qui obéissent seulement à leur instinct, semblent trouver plaisir à s'entre-haïr les uns les autres.

Je m'interroge souvent comment, sommes-nous arrivés à cette situation dégradante. La vérité ne se regarde pas de profil ou de trois-quarts. C'est une image complète et parfaite de la réalité où le moindre petit détail manquant la déforme. Hélas, de nos jours, peu de gens osent la contempler de face. J'ai ouvert cette parenthèse pour dire que le peuple a été absous de la scène politique, endoctriné par des subterfuges machiavéliques et ce depuis l'indépendance. Il est temps de remédier à cette situation catastrophique.

Ma montre indique 7h 30, il est temps de partir au boulot. Que dis-je ? Aujourd'hui, je n'ai nulle envie de me rendre au bureau. Je dois continuer mes investigations. Je commence d'abord à feuilleter les journaux du jour à la recherche de la moindre information concernant le naufrage de la veille ou de l'avant-veille peu importe. Le journal Réflexion titre à la une en gros

caractères «

Encore des harragas disparus en mer. » L'article parle d'une embarcation qui a échoué la veille, mais ne dit rien à propos des corps. Il souligne seulement que des recherches sont entamées par la marine nationale pour retrouver d'éventuels survivants. Tout le monde est unanime, personne n'en est sorti indemne du naufrage. Non convaincu, Je fais un saut au domicile de Hourri pour avoir le cœur net. Sans conviction, je l'avoue.

Arrivé sur place, les pleurs se font entendre à quelques dizaines de mètres. Les cris de deuil, me font très mal, je n'ai jamais pu supporter ces hurlements, ces cris prolongés, aigus et violents poussés par une personne blessée. D'ailleurs, nous sommes toujours dans l'excès et dans les extrêmes. On ne sait pas célébrer un événement heureux sans faire de casse ou pleurer avec dignité, en silence.

Je suis là, assis sur une chaise à attendre les condoléances des autres qui ne viennent pas. Leur silence hypocrite en dit long peut être plus long que le discours d'une oraison funèbre que personne ne veut vomir. L'imam refuse de lire la prière de l'absent auquel a droit tout musulman après son décès prétextant que Houari est mort en mécréant. Que sa mort est assimilée à un suicide. Je suis désolé de devoir le dire si souvent, pourquoi considère-t-on le Harrag comme une personne suicidaire ? Que ceux qui sont morts en mer sont des gens de deuxième classe qui ne sont pas éligible au paradis.

En 2007, le ministère des Affaires religieuses, a déclaré que la Harga était un péché religieux (haram). Voilà un commis de l'Etat, encore un col blanc qui s'intéresse aux morts avant de soulager les vivants. Il déclare « Persona non gratta » des Harragas au paradis. Car d'après lui cette stratégie migratoire est assimilable à une forme de suicide. Drôle

de façon pour dissuader les jeunes de fuir leur pays. Il est plus judicieux de chercher les vraies raisons qui ont généré ce phénomène et d'y apporter des solutions viables et concrètes. J'ai l'impression d'assister à une seconde mort de Houari. En somme, une histoire pleine de suspense à la Hitchcock qui commence et qui risque certainement de mal finir hélas. Cependant vouloir tout remettre sur le compte du mektoub me paraît déplacé, trop fort et pas tout à fait juste. Cette fatalité en soi n'explique pas à elle seule le pourquoi et l'ampleur du phénomène el harga. Les médias lourds et virtuels ont beaucoup influencé notre société d'aujourd'hui. Ils nous reflètent une image maquillée, caduque et perfide de la société occidentale.

Que diable il en meurt tant et tous les jours, par dizaine ou par milliers discrètement et qu'on oublie tout de suite. Un naufrage en cachera toujours un autre. La grande bleue en demandera toujours tant qu'il y aura des harragas

et ne sera rassasiée que quand le phénomène en lui-même sera éradiqué. Un pays qui se vide de sa jeunesse, c'est comme un corps qui vieillit à deux cents à l'heure. Un arbre qui perd sa sève, c'est qu'il a attrapé la gommose. Cette maladie qui entraîne inéluctablement sa mort. Chose qu'on ne souhaite pas pour notre chère patrie bien sûr.

7

Face à cette injustice, bravant tous les dangers de voir dérapier une révolte populaire de grande envergure en un bain de sang. La jeunesse qu'on disait immature et inconsciente se souleva comme un seul homme pour dire BASTA à cet ordre préétabli d'un autre âge, à l'exclusion et l'injustice. Il est temps de secouer le cocotier et déloger une mafia qui s'est accaparée de la quasi-totalité des richesses de ce pays. Un système politique qui rend plus riches ceux qui le sont déjà et rend plus pauvres ceux qui sont pauvres depuis bien longtemps. La révolution du sourire, ce soulèvement pacifique que personne n'a vu venir du 22 février 2019, et qu'on appelle

aussi hirak fut un événement dépassant toutes les espérances, une unanimité surgie spontanément. Les Algériens de tout bord et de tout âge ayant senti dans leur âme qu'ils formaient vraiment une nation, qu'ils peuvent renverser la vapeur pour remettre les choses à l'endroit. Pour la première fois dans l'histoire, berbère, arabes, ibadites, amazighs adoptent le slogan unique : « L'Algérie d'abord ». Hélas, le chemin est encore long et semé d'embûches pour voir naître une vraie démocratie, car les dégâts occasionnés par une mafia sans scrupule sont immenses. Il m'arrive de descendre dans la rue quand je ne dors pas le vendredi. Juste pour tenir compagnie à des potes, ces invétérés de la révolution permanente, mais pacifique et plutôt bonne enfant. J'endosse mon sac à dos, je descends les escaliers de l'immeuble deux par deux, un sandwich dans la main pour rejoindre les potes déjà sur le pied de guerre armés de slogans dont je peine à déchiffrer le sens. Euphorique, je brandis une

pancarte et hurle à tue-tête des slogans que moi-même, je ne comprenais pas. La foule fredonne Liberté, devenu désormais l'hymne du Hirak. Cette jeunesse au bord de l'abîme cherche un contrepoids, un dernier espoir ou une perche pour s'accrocher à la vie. Longtemps hiberné dans cette caverne obscure et non encore réveillé de ma longue léthargie. Je renonce à la délivrance pour sortir de mon hibernation, de peur que tout cela ne soit qu'un rêve qui va bientôt s'estomper. Il est temps de réveiller une conscience endormie depuis des lustres, de secouer le cocotier. Il paraît que manifester est une mode que nos parents n'ont pas connue. Hier proscrite, tolérée aujourd'hui contre leur gré, car sa majesté le peuple à décider de siffler la fin de la partie.

Ceci dit ma seule préoccupation aujourd'hui, ma seule priorité est de chercher ce qu'est devenu Houari ou plutôt le corps de Houari.

Une forte odeur de formol se dégage de cette salle immense et froide enfouie au sous-sol sous la terre, comme toutes les morgues. La douleur est exposée là, et le deuil se trouve au centre de ma visite. Sans ce satané cadavre, Dalila ne pourra pas entamer la sépulture de Houari. Ici, tout est blanc et glacé où un silence de cathédrale y règne en maître. Ces cadavres sans noms réduits à des numéros successifs me rappellent les ouvrages numérotés classés sur l'étagère d'une bibliothèque que peut-être personne ne feuillette. Une table en marbre sur laquelle gît un corps de jeune fille recouvert d'un drap blanc prêt à être massacré au scalpel pour les besoins d'une autopsie sans doute. L'image est plus parlante que la parole que je m'interdis de prononcer. On a pris ce mauvais pli, cette mauvaise habitude de massacrer les belles choses tant spirituelles que physiques par mépris ou par ignorance. Le corps de cette jeune fille mal couvert laisse apparaître des

pieds tatoués de henné. Cette poudre verte, connue pour ses vertus colorantes et médicamenteuses, est utilisée de façon courante pour le plaisir de se teindre les cheveux ou encore pour se faire des tatouages éphémères généralement sur les pieds et les mains. Je franchis le pas face à la mort des autres en attendant la mienne qui viendra frapper à ma porte tôt ou tard sans prévenir de toute façon. Elle a toujours eu cette manie, cette impolitesse de ne jamais s'annoncer avant de rendre visite à quelqu'un sur la pointe des pieds. Elle n'est pas la bienvenue bien sûr, mais peut-on y échapper ? En réalité ces corps allongés inertes, ne sont pas plus morts que nous les vivants morts. Seulement eux, ils ont franchi le pas vers l'autre monde, nous sommes tous des macchabées en sursis, devrais-je dire. Déjà précédé par quelques parents en quête de corps eux aussi. Décidément, tout le monde semble rechercher des corps ces temps-ci. Vivants, on les ignore, c'est après

qu'ils ne soient plus de ce monde qu'on s'y intéresse le plus. D'autres sont presque heureux de retrouver leurs fils ou filles raides morts. Quel paradoxe. Ceux-là auront certainement du répit. Un certificat de décès et un permis d'inhumer enfin délivré, ils peuvent accomplir un dernier geste d'amour à leurs enfants. Celui de leur offrir une sépulture où ils viendront se recueillir et pleurer. Mais pour ceux qui n'ont pas eu cette chance, le calvaire continue. Ils accourent à la morgue à la moindre information qu'un corps vient d'être repêché ou échouer sur le rivage "A chaque épreuve d'identification d'un cadavre, ce sont des familles ou des proches qui viennent à la morgue, c'est là qu'on s'aperçoit réellement l'ampleur du drame de la hargha qui frappe de plein fouet les familles algériennes" me dira Rachid, un médecin légiste. "Redonner une identité et ainsi leur humanité à des cadavres décomposés n'est pas chose aisée, car nous manquons de beaucoup de moyens et surtout de sérénité, car

nous travaillons sous une pression énorme".

Quant à moi, je reviens bredouille, partagé entre deux sentiments. À la fois heureux que Houari ne se trouve pas parmi ces cadavres dans cette morgue cynique à faire fuir, et insatisfait du fait qu'il demeure toujours introuvable.

8

Un matin d'hiver, la température ne dépassait guère les 4 ou 5 degrés. Le verglas comme une plaque de verre glissante recouvrait la chaussée et le jardin en face de la grande poste. Sur le banc gisait un corps de femme sous le regard indifférent des passants, inerte drapé d'un semblant de couverture tombant en lambeaux. Un petit bonhomme âgé d'à peine 3 ans ou presque engouffré dans une espèce de gandoura noire qui l'empêchait même

de se déplacer aisément, cogitait à proximité du cadavre. Croyant sa mère encore endormie, il tente de la réveiller en la secouant. Il la secoue plusieurs fois de suite, secoue encore et encore, hélas en vain. Endormie oui, mais pour l'éternité, Salima sombrant dans la misère souffrait déjà de plusieurs maladies chroniques, mais surtout de beaucoup de chagrin vient de tirer sa révérence dans l'anonymat le plus complet, en laissant derrière elle ce bout de chou seul dans ce monde de brutes sans foi ni loi. Salima était âgée d'à peine trente ans. Mourir ainsi à cet âge dans des conditions aussi dégradantes et inhumaines est injuste.

Nous sommes tous responsables directement ou indirectement de cette situation tragique. D'abord ses parents qui l'ont chassée après l'avoir bradé pour une misère en la mariant à un ivrogne, qui la battait à mort chaque jour. Nos politiques ne font rien ou très peu pour soulager ces damnés de la terre en leur

apportant ne serait-ce que le minimum de confort, surtout pendant la période hivernale. Qui de nous, toi, moi, nous tous qui côtoyons chaque jour ces oubliés, bannis de notre décor quotidien, ignorés de la république, ces citoyens de second rang. Qui se sent vraiment concerné par leur situation, par leur devenir, par leur misère ? Surement pas beaucoup, je dirais même, qu'on les regarde plutôt de haut en les privant de leur dernière volonté. Celle d'être traité avec dignité comme tout être humain. Dans une célèbre allocution, l'Abbé Pierre disait : « Un sourire coûte moins cher que l'électricité, mais donne autant de lumière. » Cette indifférence à l'égard de ces opprimés, comme le chante si bien Gilbert Bécaud, vous tue à petit feu. Elle est plus mortifiante qu'une balle assassine qui vous envoie dans l'autre monde illico-presto.

Ces cris de détresse qui transpercent le cœur restent cependant inaudibles pour nous tous les soit disant vivants.

Permettez-moi mes chers lecteurs d'ouvrir une parenthèse sur ce dernier paragraphe. J'ai eu toute la peine du monde à le rédiger d'ailleurs, tellement l'émotion, était très forte.

Après la disparition tragique de Salima, Imad le petit bout de chou est confié à sa grand-mère Dalila. Malgré toute l'affection qu'elle lui porte, elle se sent quelque part responsable de sa condition de victime éternelle. Ce sentiment de remords et de culpabilité va l'accompagner tout au long de son existence.

Dalila accourt à la morgue pour identifier des corps à chaque fois que des cadavres de Harragas sont rejetés par la mer, espérant que celui de Houari soit parmi eux. À chaque fois, elle revient triste et abattue. Elle passe des nuits blanches à implorer Dieu de lui rendre son fils même mort afin de lui offrir une

sépulture digne d'un musulman. Inconsolable, elle se rend chaque vendredi en compagnie de Imad, le fils de Salima, au bord de la mer. Elle s'assoit du matin jusqu'au coucher du soleil, scrutant les vagues une à une, guettant le moindre objet que rejette l'ogre bleu, en espérant que le corps de Houari referait surface.

Un matin de septembre 2019, soit quinze jours après la disparition de Houari, nous apprenons par la presse locale que trois corps inertes, tous de sexe masculin ont été repêchés au large de la plage de Ain Brahim. Apparemment inanimés, à moitié dévorés par le poisson. La marine nationale a aussitôt alerté les éléments de la Protection civile. Les victimes, selon la gendarmerie nationale, seraient mortes après le naufrage, il y a quelques jours, d'une embarcation de Harragas, en haute mer. Les dépouilles mortelles ont été transportées à la morgue de l'hôpital Ernesto-Che Guevara de Mostaganem.

La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. Les services de la morgue furent submergés de familles de disparus venues de partout, même des wilayas limitrophes. La plupart des corps étaient méconnaissables, dévorés par le poisson.

En apprenant la nouvelle, nous nous sommes précipités Dalila et moi, à l'hôpital Che Guevara. Après les formalités d'usage, nous étions autorisés à fouler cette morgue au parfum d'éther mêlé à l'odeur de mort, pour l'identification du corps de Hourri.

- Chaque cadavre renferme un vécu, une histoire, des souvenirs, et parfois des décisions qui lui ont coûté la vie. Chaque vie est destinée à connaître sa fin, mais celle des Harragas est la plus atroce que je connaisse. Des propos tristes et affligeants. Telles sont les paroles macabres du préposé à la morgue qui nettoyait ces semblant de corps, allongés

sur les tables. Bouleversé sans doute par l'état de putréfaction avancée, il peine à respirer.

J'ai tout de suite reconnu Houari parmi ces cadavres, je l'ai reconnu puisque le visage est resté intact mais le corps tellement amoché, dévoré par le poisson, bien qu'il n'en restait que l'ossature du squelette.

Je sentais que quelque chose venait de s'éteindre en moi. Dalila inconsolable s'est effondrée en sanglots. Le médecin légiste qui nous accompagnait, était elle aussi toute retournée, pourtant habituée à ce genre de situation. Elle consolait la maman, bien qu'elle ne trouvait pas les mots justes tant sa peine était immense, elle aussi pour apaiser cette douleur que seule une maman ressent en de pareilles circonstances. Elle avait toutes les peines du monde à contenir ses larmes et son cri de chagrin. Quant à moi, quelque

chose à cesser d'exister, un bout de moi s'en est allé. Je ne verrai plus mon ami Houari, désormais il n'en restera que les souvenirs du bon vieux temps, passé sur le banc d'une école, ou pendant la récréation faisant le cirque, en nous racontant les blagues que seul lui détient l'art et la manière de les conter avec autant d'ironie.

La chose positive dans ce qui vient de se passer, c'est que nous pourrons enfin célébrer le deuil et donner une sépulture digne d'un musulman à Houari. La prière de l'absent pourra être prononcée malgré cette fausse note : la fatwa de certains illuminés que la Harga est considérée comme un acte suicidaire. Dalila pourra enfin se recueillir tous les vendredis sur les tombes de ses deux enfants Houari et Salima.

9

Obstiné comme il était, il ne pouvait que connaître un sort aussi cruel. Depuis son expulsion, pour lui la Harga est devenue une idée fixe. Il me disait souvent « je recommencerai autant de fois à braver la mer et ses dangers pour rallier l'autre rive, pour rejoindre ma femme et mon fils, quitte à être dévoré par le poisson. »

Sur un ton d'humour noir, il ajoute : « J'ai rencontré mon destin le jour où je

suis né. Depuis, on ne s'est jamais quitté, il me suit comme une ombre, il colle à mon corps et à mon âme, comme un appendice dont je ne peux me défaire. Perfide comme il est, il me réserve certainement un mauvais sort. Je sais alors qu'il ne me fera pas de cadeaux. Je vis au gré de son humeur, parfois cruel, parfois doux. Il se joue de ma vie comme d'un jouet sans valeur. Toute tentative de m'en séparer est vaine. Je me suis alors résigné à ses caprices. Il est maître de mon devenir, je ne pourrais jamais m'en séparer que le jour où je passerai de vie à trépas ».

En effet, les dents de la mer ne l'ont pas raté cette fois-ci malheureusement. Ils l'ont bouffé vif sans états d'âme ni larmes ni remords.

Cet ogre bouffera toujours nos enfants tant que nos décideurs politiques s'entêtent à vouloir régler le phénomène de la Harga à coups de lois coercitives et non par des mesures économiques concrètes sans langue de bois ou

démagogie. Offrir du travail, donner un peu plus de considération à nos jeunes issus de tout bord, est certainement la meilleure approche pour dissuader nos jeunes de choisir ce mode de migration.

Nous terminons cette histoire par une note d'espoir. En effet, un an plus tard, Dalila reçoit sur son lit de mort la visite inopinée de Nicole, la femme de Houari, accompagnée d'un enfant, un petit garçon, ressemblant à son défunt père, Houari.

Un sourire sur les lèvres illumine le visage triste de Dalila, ce sourire si longtemps enfoui dans les flots de la tristesse et le mal vie revient enfin. Cette innocente gaieté, que les années avaient peu à peu détruite, renaît de ses cendres. Un sourire posé sur les lèvres de la grand-mère mêlé d'un flot de larmes sans fin. Le regard posé avec parcimonie sur ses deux petits enfants raisonne comme un chant de sirènes qui la transporte hors de l'univers. Fuir cet espace désormais contaminé par la haine

et la méchanceté des hommes. On la réchauffe de baisers, on lui remonte ses oreillers la Mama comme le chante si bien le grand Aznavour.

Entourée de ses deux petits-fils Imad et Houari, elle peut casser les chaînes qui la retiennent jusque-là. Les chaînes du remords, du regret de n'avoir pas pu offrir à ses enfants une meilleure vie, un meilleur avenir. Elle sombre dans un coma profond pour l'éternité.

Une vie qui s'en va sur la pointe des pieds. Une vie qui s'en va et d'autres qui arrivent, cet éternel recommencement de vie et de mort est parfaitement synchronisé. Tout n'est qu'un perpétuel recommencement. La frontière entre le réel et l'abstrait n'existe que dans notre imagination. Entre un monde, le nôtre et celui de l'au-delà, il n'y a qu'un pas. Et si Houari junior était la réincarnation de Houari le père ?

En guise de conclusion, je dirais ceci: La vérité ne blesse pas, elle guérit. Celle qui ne se regarde pas de profil ou de trois-quarts. Celle qui reflète fidèlement l'image complète et parfaite de la réalité où le moindre petit détail manquant la déforme. Hélas, de nos jours, peu de gens osent la contempler de face.

Les discours et les harangues démagogiques ont aussi contribué à l'accélération du phénomène de la Harga. Personne ne croit au discours politique aujourd'hui. On nous parle de révolution, mais de quelle révolution s'agit-il ? De quelle indépendance parlent ils, vu l'état de déliquescence dans lequel se trouve notre jeunesse ?

En 2019, et juste après le déclenchement du Hirak du 22 février, les statistiques ont démontré à grande échelle la réduction du phénomène de la Harga. La raison ? Le retour de l'espoir chez les Algériens et leur envie de participer à la construction d'un État de droit et d'une vraie démocratie qui garantira la justice

sociale et une vie digne pour tous. Mais, rapidement, tout le monde a déchanté et, peu à peu, les barques de la mort ont repris de plus belle.

La question de la Harga est pertinente, sur laquelle devraient se pencher, les sociologues, les psychologues, les politiciens, les parents... Mais je le dis d'emblée, sans le concours de toute la société pour prendre à bras le corps le phénomène au sérieux, cela ne servirait à rien. Ce n'est pas en légiférant des lois coercitives qu'on arrivera à endiguer le phénomène. C'est plutôt l'effet inverse qui se produirait. Seule une autopsie approfondie de notre société s'avère aussi nécessaire afin de guérir du mal qui dévore sa jeunesse oisive et remettre les choses à l'endroit.

On porte souvent des jugements méchants sur les Harragas, encore, faut-il avoir vécu pareille vie pour en porter un quelconque jugement. À chacun ses

raisons et le plus souvent elles sont convaincantes, croyez moi.

Détrompons-nous, les causes de la Harga sont nombreuses. Elles sont d'ordre social, en raison du taux élevé du chômage et de la cherté de la vie, mais pas que. En vérité, le phénomène est beaucoup plus complexe. Au début, on pensait que c'était la misère qui les poussait à partir, mais en réalité, c'est surtout le rêve d'un autre mode de vie. Ici, les jeunes vivent avec beaucoup d'interdits et la destination - l'Europe et l'Occident en général - est sublimée par les chaînes de télé occidentales. Les forêts de paraboles laissent imaginer l'influence des émissions, séries et publicités venues d'ailleurs, amplifiées ces dernières années par les réseaux sociaux miroitant un mirage et des illusions.

Qu'ils aient un travail, un diplôme, une famille ou même un peu d'argent, les Harragas racontent ce mal vie, ce

manque de perspectives qui caractérisent leur génération. Souvent, ils ont du mal à trouver les mots pour le dire, mais, par bribes, ils évoquent la difficulté de fonder un foyer, à se marier ou avoir leur propre logement. Mais, après tout, malgré toutes les difficultés et les aléas de la vie, le seul vrai toit se trouve nécessairement chez soi. L'Eldorado tant rêvé n'est que mirage et désillusions.

Que cette aventure dramatique servira de leçon de vie à quelques égarés. Ce parcours chaotique, dramatique certes, mais ô combien enrichissant, ces sentiers semés d'embûches qu'il a arpentés seront pour eux, espérons-le, la meilleure des écoles. Le meilleur toit, le meilleur refuge se trouve nécessairement chez soi.